Zeitschrift: Zeitschrift für schweizerische Archäologie und Kunstgeschichte = Revue suisse d'art et d'archéologie = Rivista svizzera d'arte e d'archeologia = Journal of Swiss archeology and art history

Herausgeber: Schweizerisches Nationalmuseum

Band: 49 (1992)

Heft: 2

Artikel: L'Eglise Saint-Pierre à Yverdon (1837-1841) : une naissance conflictuelle à l'aube du renouveau catholique vaudois

Autor: Bissegger, Paul

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-169212

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 27.11.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

L'Eglise Saint-Pierre à Yverdon (1837-1841). Une naissance conflictuelle à l'aube du renouveau catholique vaudois

par Paul Bissegger

Le renouveau de la paroisse catholique au XIXe siècle

Si le Pays de Vaud, dans son ensemble, a été soumis le 19 octobre 1536 à l'Edit général de réformation promulgué par les Bernois, la ville d'Yverdon, sept mois plus tôt déjà, fut obligée d'adhérer au protestantisme. Le 17 mars notamment, comme le rapporte Pierrefleur, «les images de bois qui étaient aux églises dudit Yverdon furent apportées à la Place du Marché et là furent brûlées».[1] La vieille église paroissiale Notre-Dame, située hors les murs, sur le site de l'ancien castrum romain, est alors abandonnée, puis démolie, et la «chapelle» en ville (à l'emplacement du Temple actuel), réservée au seul culte réformé.[2] Durant deux siècles, les «papistes», tout d'abord pourchassés, sont ensuite tolérés, mais doivent se rendre, pour la messe, dans la paroisse fribourgeoise de Cheyres.

Après l'accession à la souveraineté cantonale vaudoise en 1803, une certaine libéralisation en matière religieuse fait peu à peu son chemin, non sans difficultés! Ainsi, en 1810, à l'initiative du baron Jean-Anne-Cosson de Guimps, les catholiques de la région d'Yverdon demandent, par voie de pétition, l'autorisation d'avoir un lieu de culte.[3] Ils bénéficient du soutien de Pestalozzi, dont l'école est alors installée au château: «Il me tient à cœur à ce que les élèves de cette confession puissent en avoir la jouissance dans la maison même, c'est pourquoi je cède pour cet effet volontiers une salle dans le château».[4] Il semble que cet usage ait été toléré un certain temps. Neuf ans plus tard, quinze catholiques, au nom de 150 coreligionnaires, demandent l'installation d'un prêtre à Yverdon, ainsi qu'un édifice propre pour leur culte. La Municipalité, cependant, craint que cet exercice ne «trouble la paix des familles», surtout dans les cas de mariages mixtes; le Juge de paix ajoute que «l'opinion publique est assez fortement prononcée contre cet établissement»[5], et le premier pasteur d'Yverdon, David-Moïse Rochat, s'adresse directement au Conseil d'Etat pour manifester son opposition. Selon lui, en effet, il ne faut pas tenir compte de l'avis des ouvriers tailleurs, maçons, cordonniers et ramoneurs, qui, non domiciliés de manière permanente à Yverdon, ont peut-être signé la pétition, mais ne sont que des «oiseaux de passage»; la plupart d'entre eux d'ailleurs, dit-il, ne sont pas en mesure de subvenir aux frais que ce culte occasionnerait, certains même sont assistés par les établissements de charité (...); enfin «le plus grand nombre ne désire pas qu'il y ait une messe à Yverdon, à en juger par les apparences».[6] Toujours selon le même informateur, Antoine Tenhouten, rentier originaire de Flandre et le plus actif promoteur de ce projet, serait un «agent de l'évêque de Fribourg»: «Mr Tenhouten est un excellent homme, mais il est très superstitieux, il croit que nous sommes tous damnés et que le salut de son âme dépend de cet établissement. Il reçoit très souvent chez lui des prêtres qui sans doute viennent pour l'exciter».[7] Avec une telle levée de boucliers, le Conseil d'Etat refuse l'autorisation demandée.

Mais la communauté catholique, forte, en 1819, de 21 ménages domiciliés dans la commune d'Yverdon, ne désarme pas. On trouve dans ses rangs plusieurs étrangers, tels le Luxembourgeois Nicolas Domange, aubergiste, le faïencier François Rieff de Düsseldorf, les Français Jean-Baptiste Dausse, artiste vétérinaire, Félix-Quentin Demimont, propriétaire, Jean-Baptiste Hangard, avocat, Edmé Martin, peintre, Désiré Desvernois, receveur des sels de France, le menuisier Antoine Moyet, le couvreur Louis-Mathurin Poirier et Benoît Arnaud, marchand colporteur.[8] En 1822 à nouveau, le pasteur Rochat signale que l'instituteur appenzellois Aloïs Knusert[9], qui dirige un pensionnat à Yverdon, aidé financièrement par Tenhouten, fait procéder à des travaux dans le grenier d'une dépendance de sa maison pour l'aménagement d'une chapelle. D'ailleurs, étant tombé dans un trou à l'occasion de ce chantier, Knusert s'est cassé un bras, démis la hanche et fortement contusionné.[10] A nouveau, le Conseil d'Etat défend la célébration d'un culte public chez un particulier. Cependant Tenhouten, songeant toujours à son oratoire, se fait envoyer huit reliquaires en 1824 par un ami anglais établi à Rome.[11]

En 1831 encore, un prêtre, arrivé aux bains d'Yverdon avec des dames de Fribourg, a célébré la messe trois dimanches de suite dans la grande salle de la maison des bains, et «l'on aurait convoqué tous les catholiques de la ville et des environs». On relate d'ailleurs que ce prêtre «paraissait s'occuper assez activement à chercher à faire ériger une chapelle catholique permanente dans la ville, et qu'il espérait être appuyé par un Français riche qui vient d'acquérir une propriété rière ce cercle.»[12] Ce personnage fortuné est bien entendu Philippe-Joachim de Rigaud, marquis de Vaudreuil, qui a acheté, le 8 juillet 1831, le domaine de Champittet à Cheseaux-Noréaz. Il se montrera, jusqu'à sa mort, un bienfaiteur de la paroisse catholique d'Yverdon.[13]

Peu après le décès, en mars 1832, du pasteur Rochat, très actif opposant, on l'a vu, à la célébration de la messe à

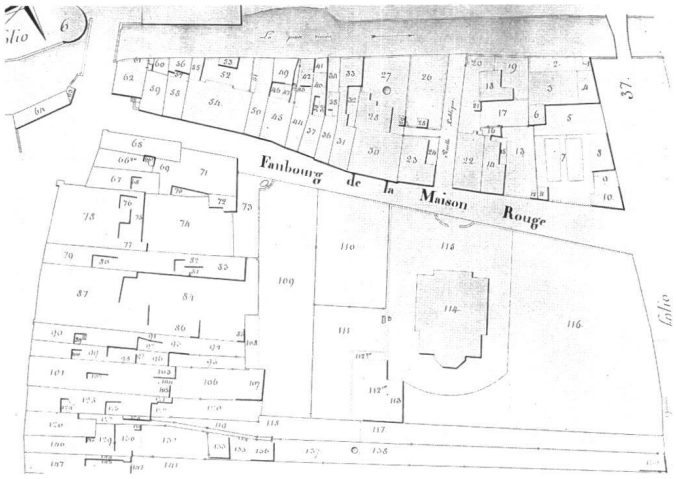

Fig. 1 Plan cadastral de 1838, montrant déjà l'élargissement projeté de la rue du Four, ainsi que la situation de l'église (n° 114) et de la cure (n° 112–113).

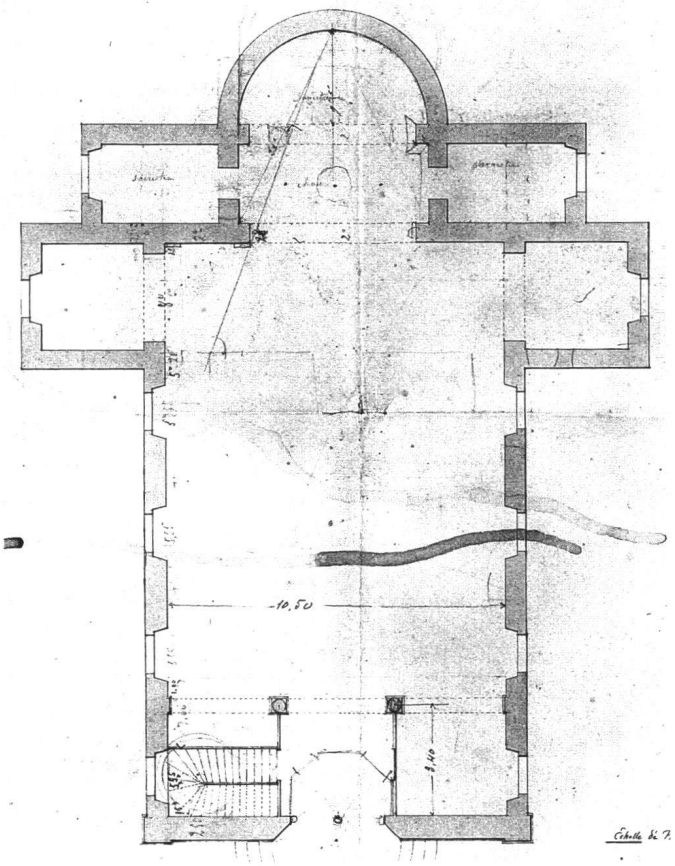

Fig. 2 Nyon, église catholique. Ce plan, dessiné par l'architecte Ferdinand Favre en 1837, présente une disposition très proche de celle imaginée à la même époque par Henri Perregaux pour Yverdon.

Yverdon, le Conseil d'Etat, par arrêté du 27 avril, y autorise l'exercice de ce même culte. Peut-être perçoit-on là l'influence d'un autre notable du lieu: Louis Christin-Perceret en effet, protestant, juge au Tribunal de district et demeurant à la maison de maîtres de la Villette à Clendy, aide à diverses reprises la jeune communauté, lui offrant ses services aussi bien pour des transactions immobilières que pour intervenir auprès de l'évêque lors de conflits qui ne tardent pas à s'élever entre le curé et les dirigeants laïques de la paroisse.[14] Après la nomination, le 3 mai 1832, de ces trois premiers préposés, à savoir Georges Kreiss (remplacé en 1833 déjà par l'aubergiste de la Cigogne, Jacques-Nicolas Bellenot, du Landeron[15]), le tailleur ardéchois Louis Derocle et le menuisier Paul Zali, de Bocioletto dans la Valsesia[16], trois candidats sont proposés au poste de «prêtre-desservant» (le terme de curé est alors encore officiellement banni): Antoine Kilchör, chapelain à Fribourg qui fut déjà vicaire à Bottens, François Sublet, chapelain à Châtel-Saint-Denis et Pierre Sallin, chapelain à Villaz-Saint-Pierre. Le Conseil d'Etat choisit le 9 mai A. Kilchör[17], «un homme doux, très instruit et tenant au parti libéral fribourgeois».[18] Ce prêtre officie désormais dans la chapelle du château où le menuisier Paul Zali établit en 1832 un autel et un confessionnal, ainsi qu'une chaire provisoire en 1836.[19] Mais le curé Kilchör, en 1833 déjà, est promu chanoine à la collégiale de Fribourg; son remplaçant provisoire, Constantin Queloz de Porrentruy, est, selon le témoignage d'un contemporain, un homme honnête, doux, modeste et «animé de bonnes intentions, ayant assez peu de moyens [intellectuels]».[20] En 1834, au moment de le nommer définitivement à ce poste, les préposés de la paroisse catholique, Michel Torracini, Paul Zali et Jacques-Nicolas Bellenot font campagne auprès du Conseil d'Etat en faveur d'un autre candidat, le prêtre Xavier Aiby, coadjuteur de Saint-Nicolas à Fribourg.[21] Ils reprochent à C. Queloz, cet «humble ecclésiastique», de faire signer à leur insu une attestation de satisfaction[22] auprès de ses paroissiens. Mais le gouvernement – veut-il diviser pour régner? – tranche en faveur de Queloz «paraissant avoir peur de manquer à son devoir, et qui a peu l'habitude de la langue française, ayant plutôt celle des langues allemande et italienne, vu qu'il a fait usage de cette dernière pendant un séjour à Rome d'où il n'y a pas longtemps qu'il est de retour».[23] En 1835, la communauté catholique tente en vain d'acheter le bâtiment de l'ancien collège, près de la porte de Gleyres.[24] La messe a donc toujours lieu au château, mais en 1838, la chapelle devant être libérée pour l'une des écoles primaires, les catholiques se voient attribuer, pendant la construction de leur église, le dortoir au deuxième étage, sur la place.[25]

La nouvelle église

Ce modeste révérend Queloz[26], qui en impose si peu à certains de ses concitoyens, va se révéler cependant un pasteur tenace, défendant avec opiniâtreté les intérêts de sa paroisse

lors d'un conflit avec Placide Longchamp, curé de Bottens[27], et prêt à entreprendre les plus grands voyages pour quêter en faveur de sa nouvelle église. Comme l'a relevé déjà le curé Marcel Roulin dans une intéressante série d'articles consacrés à l'histoire de la paroisse d'Yverdon[28], C. Queloz se rend à l'étranger par intermittences, dès septembre 1834: en France et en Belgique, aux Pays-Bas, en Allemagne puis en Autriche-Hongrie et en Italie.[29] En 1834, il est remplacé par l'abbé Berbier, vicaire et organiste de Saignelégier, que l'on décrit comme «ayant beaucoup plus de moyens que le curé, je dirais même être un homme d'esprit et adroit»[30]; par la suite, on trouve encore au poste de vicaire les abbés Jean-Baptiste Genoud, qui va lui-aussi quêter pour Yverdon jusqu'en Italie (1834–1835), Pierre Favre (1835–1836), Pierre Corboud (1836–1837), Jean-Baptiste Gobet (1837–1838), Joseph Corpataux (1838–1839) et François-Xavier Python (1840).[31]

Le 13 novembre 1835, la communauté catholique peut acquérir un très grand terrain de la veuve de Louis Perceret, belle-mère du juge Louis Christin déjà mentionné. Cette propriété est située au quartier du Four (fig. 1) ou de la Croix-Blanche, appelé aussi Faubourg de la Maison-Rouge[32], du nom d'une importante auberge qu'y possède alors, depuis 1831, Justin Contesse.[33]

Elaboration des projets

En 1836, l'architecte-entrepreneur yverdonnois Louis Landry fournit des plans pour une église[34], mais on préfère en définitive s'adresser au Lausannois Henri Perregaux, le plus réputé des architectes vaudois de cette époque. Celui-ci, bien que lui-même protestant, a été chargé déjà d'ériger Notre-Dame du Valentin à Lausanne (1832–1835)[35] et va devenir bientôt – entre autres – un spécialiste en matière de constructions religieuses.

Dès le mois de décembre 1836, Perregaux élabore un premier projet, auquel vont succéder plusieurs variantes, notamment quatre plans à petite échelle, du 11 octobre 1838.[36] Seuls ces derniers sont aujourd'hui conservés; on n'est par ailleurs renseigné sur l'élaboration générale de l'église que par quelques pièces de correspondance, et par les factures de Perregaux.

La planification débute par le projet assez simple d'un édifice à nef unique, à deux chapelles latérales disposées à l'entrée du chœur. Le 8 décembre 1836, Perregaux en signe les plans (six feuilles) et rédige les conditions d'entreprise, puis, le 31 janvier 1837, il remet encore au vicaire Pierre Corboud cinq nouvelles feuilles d'esquisses; enfin, début juillet 1837, il réalise à double les plans d'exécution, très détaillés, en deux jeux de 37 feuilles.[37]

Le 6 juillet, le Conseil de paroisse se réunit sur le vaste terrain du Faubourg de la Maison-Rouge et Perregaux explique son projet tout en montrant l'implantation exacte, qui a été jalonnée. On demande alors à l'architecte d'éloigner un peu l'édifice de la rue, afin d'obtenir une cour plus spacieuse. L'église sera à nef unique, comme l'écrit

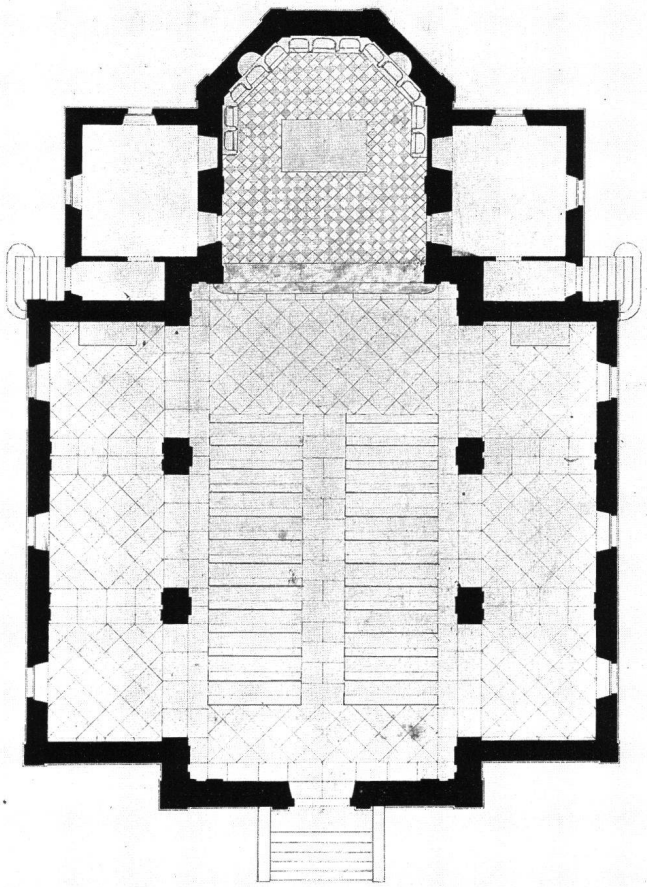

Fig. 3 Yverdon, église catholique. Plan au sol (établi par Henri Perregaux, architecte, en octobre 1838), montrant la disposition définitivement adoptée, avec les «bas-côtés» obtenus par l'extension des chapelles latérales.

Perregaux: «Je dois ajouter qu'ayant vu dernièrement l'église catholique de Nyon, j'en ai trouvé la forme et les dépendances entièrement semblables à celle d'Yverdon, sauf que les chapelles latérales et les sacristies sont excessivement petites. Cette conformité, sans qu'on se soit entendu, m'a fait supposer que la forme adoptée devait être la plus convenable, d'autant plus que l'administration à Nyon a consulté à l'étranger»[38] (fig. 2).

Les travaux commencent alors très rapidement – la saison est déjà bien avancée – et le 14 septembre 1837 l'évêque, Mgr Pierre-Tobie Yenni, bénit la première pierre de l'édifice, dans laquelle on a enfermé les documents d'usage.[39] Les discussions relatives au plan ne sont pourtant pas closes: le 12 décembre, le curé Queloz, alors à Fontainebleau, écrit à Perregaux pour lui faire étudier l'éventualité de *bas-côtés* à réaliser peut-être en une étape ultérieure. L'architecte répond «qu'il sera plus facile d'entrer dans vos vues en établissant de chaque côté de la nef encore deux arcs semblables à ceux des chapelles, pour pouvoir au besoin établir

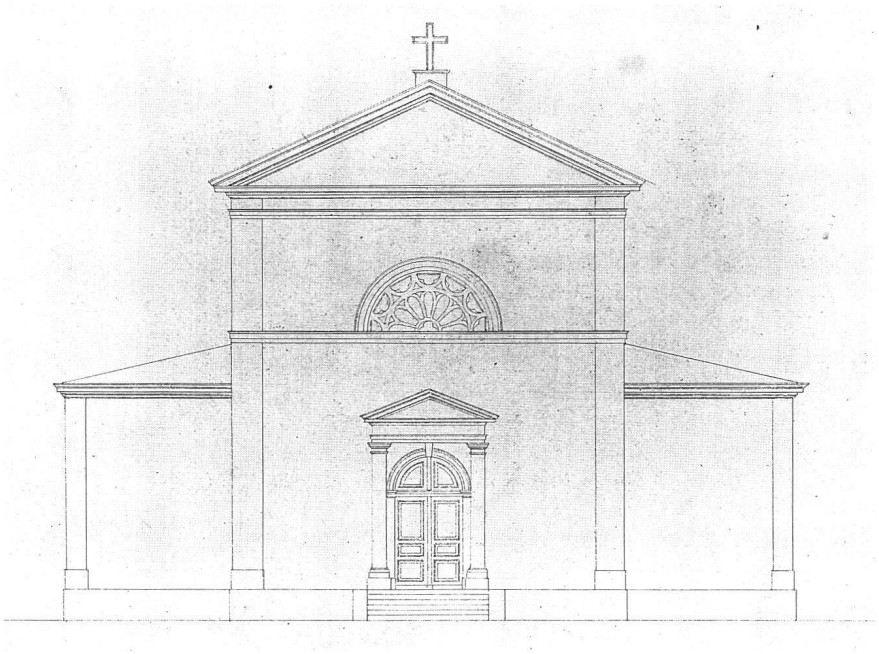

Fig. 4 Yverdon, église catholique. Façade principale (par Henri Perregaux, architecte, octobre 1838).

des bas-côtés sur la plus grande partie de la longueur de la nef».[40] Pour éviter d'avoir à faire les contreforts extérieurs que nécessiteraient des arcs doubleaux maçonnés, il suggère de réaliser, comme au Valentin à Lausanne, des plafonds voûtés en bois et plâtre. Perregaux expédie à Evreux un dessin, accompagné d'un long rapport, puis, le 7 février 1838, transmet à Yverdon de nouveaux documents tenant compte des bas-côtés demandés, dont la réalisation a été admise par l'évêque.

Ce dernier toutefois se rétracte le 21 février 1838 à la suite d'un nouveau souhait du curé Queloz:

«Il faut en finir avec tous ces changements de plans et surtout avec ces projets d'agrandissements. Si Mgr a consenti à l'établissement de ces bas-côtés, c'est qu'il croyait, sans avoir remarqué la difformité qui en résulterait pour l'ensemble de l'édifice, qu'il fallait entrer dans vos vues à cause des motifs allégués. Mais aujourd'hui que vous demandez de pouvoir prolonger l'église de 15 pieds, il n'y donne pas son consentement. Bien plus, comme les bas-côtés rendent l'église plus large que longue, et par là même d'une disproportion choquante, il convient même de renoncer à ces bas-côtés. Vous pourrez bien, si vous le voulez, construire des arceaux qui seront bouchés et qui pourront au besoin faciliter dans la suite l'agrandissement de l'église».[41]

Des ordres doivent donc être donnés à Landry pour murer les arcades qui avaient été projetées.[42]

Est-ce à propos de ces changements, déjà, que Perregaux envoie, le 24 février, trois esquisses à Rouen? Toujours est-il que l'architecte lausannois écrit, le 12 mars 1838:

«Je comprends combien Monsieur Queloz, après toutes les peines qu'il s'est données et la correspondance active que nous avons soutenue sans interruption depuis son départ, a dû regretter de renoncer aux bas-côtés qui étaient son projet favori et dont il paraît, d'après le vœu de Mrs les Préposés, que l'on ne pourrait guère se passer. Je ne regarde pas encore la partie comme perdue (...)»

«Pour l'architecture du bâtiment, je préférerais presque les plans adoptés, attendu que les dimensions de la nef, du chœur et des chapelles sont proportionnées entre elles; mais dès que l'on juge qu'il pourrait y avoir insuffisance d'espace pour le troupeau, ce serait une pédanterie d'artiste de s'opiniâtrer pour sauver quelques proportions qui ne sont d'ailleurs pas absolument rigoureuses et qui doivent toujours céder à l'utilité».[43]

Perregaux évoque deux possibilités, déjà discutées avec le curé Queloz: construire de véritables bas-côtés (mais ceux-ci, pour être solides, devraient être élevés en même temps que l'église), ou alors prévoir, de part et d'autre de la nef, trois chapelles latérales qui pourraient être installées après coup. Il rassure aussi sur la largeur de l'édifice relativement à sa longueur. Une disproportion n'apparaît que sur le plan, «parce que les arceaux entre la nef et les bas-côtés, avec les trumeaux qui les soutiennent, circonscrivent suffisamment à l'œil la largeur de la nef, laissant les bas-côtés comme une partie tout à fait distincte».[44] Bien que l'architecte écrive dans ce sens à l'évêque, ce dernier reste intraitable.

Toutefois, on l'a vu, les préposés de la paroisse tiennent eux aussi à une église plus grande. Henri Perregaux écrit au curé Queloz, alors au Havre, que J.-N. Bellenot et Paul Zali,

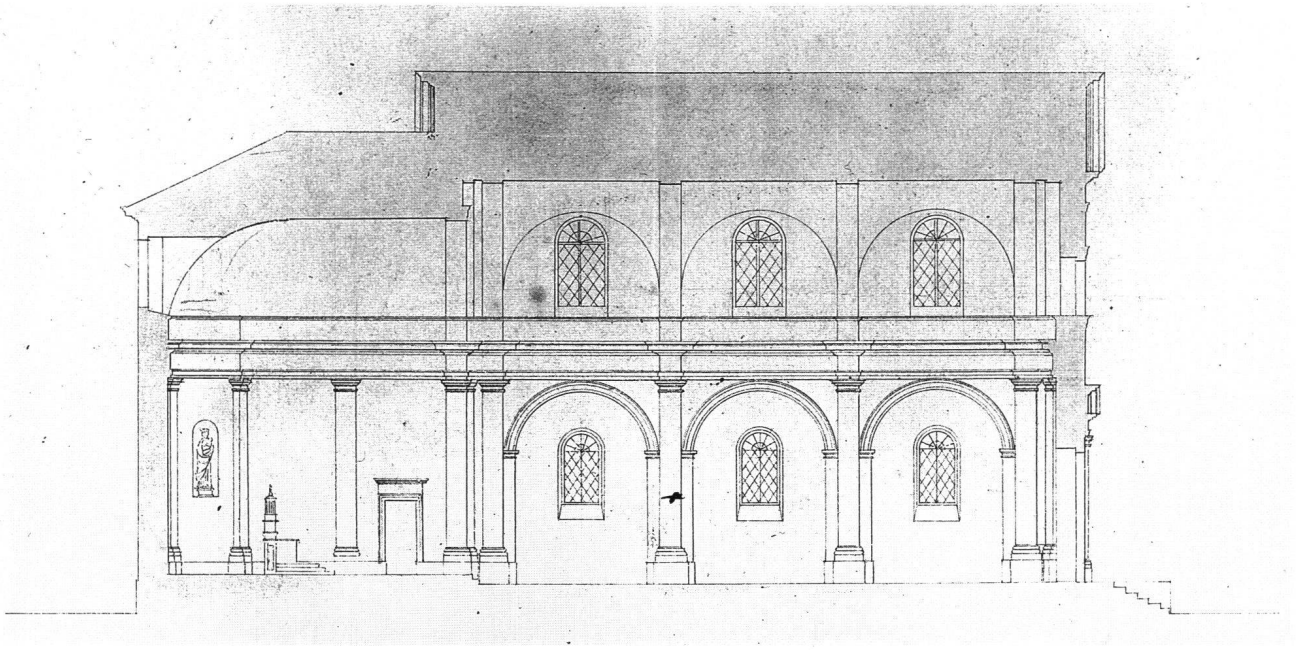

Fig. 5 Yverdon, église catholique. Coupe longitudinale (par Henri Perregaux, architecte, octobre 1838).

envoyés en délégation auprès de l'évêque, sont parvenus à lui faire reconsidérer sa position.[45] Celui-ci admet finalement la réalisation des bas-côtés sans prolongation de la nef, ou préférerait même la construction d'une seule nef, large de 42 pieds. Mais dans ce cas-là, effectivement, l'église serait disproportionnée; en outre, selon l'architecte, la démolition des fondations déjà construites coûterait presque autant que les agrandissements latéraux. Les 9 et 10 avril 1838, au cours de deux réunions avec les préposés, on arrête définitivement le principe de la nef à bas-côtés, en y prévoyant des arcades plus larges que celles précédemment dessinées. Celles-ci, en conséquence, auront des trumeaux plus étroits, de quatre pieds au lieu de six et ces piliers, afin de pouvoir supporter les charges prévues, devront être exécutés en pierre de taille et non en maçonnerie. Enfin, pour donner plus de lumière à l'édifice, les fenêtres des bas-côtés seront agrandies aux dimensions des trois fenêtres hautes du chœur[46], celles-ci étant aménagées immédiatement sous les voûtes, comme on le trouve déjà à Vesoul (1732–1754). Le 16 avril 1838, Perregaux expédie onze nouveaux plans définitifs en sept feuilles, le tout fait à double.[47]

Sans doute ces documents étaient-ils similaires aux petits plans conservés dans les archives de la paroisse, dans un cartable relié qui, à en juger par l'étiquette, a été adressé à C. Queloz à Montet, donc en principe après qu'il ait quitté la paroisse d'Yverdon en février 1844[48] (fig. 3–6). A quelques détails près, ces plans semblent conformes à la version exécutée, à nef centrale et bas-côtés, avec un chœur polygonal flanqué de deux sacristies. Ce chœur, aux pans de murs aveugles articulés par des pilastres, présente deux niches abritant, selon le dessin de l'architecte, les statues de saint Nicolas et de la Vierge; l'éclairage vient ici du haut, par une seule fenêtre dessinée sur l'axe.

Construction de l'église

Après ces hésitations et coups de théâtre, le chantier va se poursuivre durant trois ans encore, jusqu'en 1841; il sera endeuillé par un accident grave, coûtant la vie à l'un des ouvriers, un certain Gerber, victime d'une mauvaise chute. Mais le gros œuvre avance, et, le 25 octobre 1838, Perregaux rédige une estimation approximative de la charpente des voûtes et des travaux de gypserie, élaborant encore, par la suite, de nouveaux plans de détail, notamment pour la rosace de la façade principale, la tribune, la crédence de la sacristie, la grille du chœur, etc. Mais, sur place, c'est Louis Pillichody de Loriol qui exerce véritablement la surveillance du chantier. La construction simultanée de la chapelle et de la cure est exécutée par Louis Landry qui en a obtenu l'entreprise générale, se chargeant de l'essentiel des travaux de terrassement, maçonnerie, charpente et couverture. Il touche pour la chapelle un montant total de 28 000 francs environ, et de 6280 francs pour la cure.[49] Henri Vulliemin se charge de la ferblanterie, Jean Enguel[50] et Alexandre Specht[51] de la serrurerie. Le carrier Benoît Maynod[52] fournit le pavage en grès des bas-côtés (fig. 7).

Les portes, fenêtres, boiseries, planchers de l'église (sous les bancs), ainsi que les bancs, confessionnaux et autres

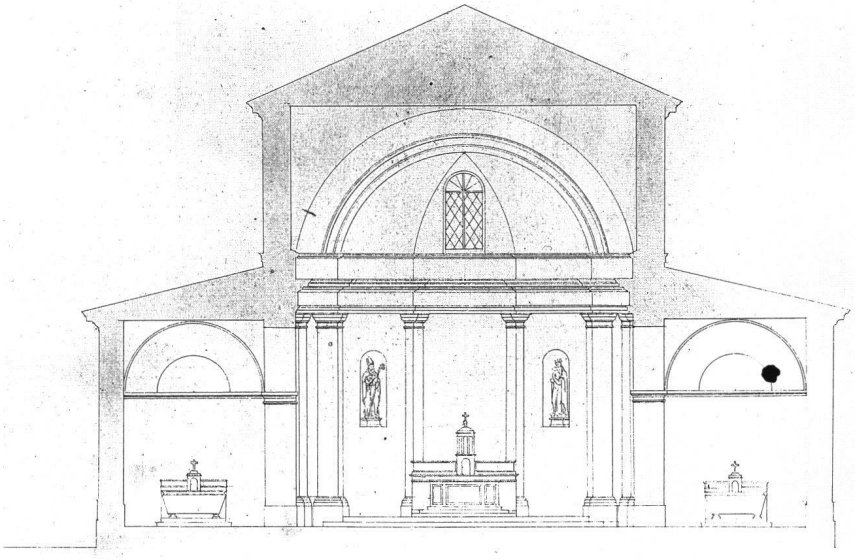

Fig. 6 Yverdon, église catholique. Coupe transversale (par Henri Perregaux, architecte, octobre 1838).

meubles sont dûs au menuisier Paul Zali, sauf la crédence de la sacristie qui est réalisée par Nicolas Delamadeleine.[53] (On retrouvera en 1843 cet artisan de Poliez-Pittet à l'église néo-gothique de Bottens.[54]) Les plâtriers-peintres associés, Jean Zali et Jacques-Antoine Ceriano - actifs eux-aussi à Bottens - sont occupés notamment à la «garniture de la tribune» et à blanchir la voûte, tandis qu'Antoine Gamba touche une somme très modeste pour avoir peint en 1838 la chaire en faux marbre (il s'agit là sans doute de la chaire provisoire, qui se trouvait dans la chapelle du château)[55], alors qu'en 1841 il tapisse les tabernacles et peint en bleu les «crousilles» (soit boîtes à offrandes).[56]

En août 1839, deux artistes italiens, Antoine Cortellini et Antoine Della Rosa, de Pallanza - ce dernier aidé de Joseph Astrua - signent une convention en vue d'établir dans le chœur un sol en *mosaïque* d'au moins trois pouces d'épaisseur (env. 9 cm) «selon les dessins et les couleurs qu'on déterminera plus tard».[57] Ils viennent tout spécialement de Vevey, en 1841, pour les finitions.

La construction de la *chaire* est associée au nom du peintre Xavier Chappuis (1804-1889) de Develier, qualifié «d'ouvrier de la chaire» et payé en septembre 1841.[58] Cette chaire, critiquée en novembre 1840 par l'architecte Perregaux, présentait divers défauts d'exécution[59], notamment à l'escalier, dont il faut refaire les marches, à la balustrade de celui-ci, ou à l'abat-voix, défauts que le sculpteur-doreur Charles Del Ponte est chargé de corriger (convention du 14 novembre 1840). Cet Italien s'engage aussi à fournir deux petits autels, «conformément à son plan n° 1». Peut-être s'agit-il ici des autels latéraux, bien qu'on ait déjà reçu, en septembre 1839, sept caisses contenant des petits autels (qui ne semblent pas avoir été fournis par le marbrier Louis Doret, bien que celui-ci ait élaboré un projet).[60] Ces derniers autels en tout cas seront dorés, sculptés ou marbrés par Del Ponte conformément à la chaire. Le même artisan fera aussi la porte du tabernacle du maître-autel, dorée et sculptée en relief à l'emblème du saint Sacrement, avec deux ornements (grappes de raisin et épis de blé) sur les panneaux blancs latéraux.[61] En outre, il se charge de faire «une croix dorée au poli avec un globe pareillement doré sur la coupole d'exposition du grand autel», ainsi que les cadres dorés de certains tableaux, dont celui du maître-autel et celui de l'Assomption de Marie qui ornera l'autel latéral de droite (l'autre étant dédié à la bienheureuse Loyse de Savoie[62]). Il réparera aussi, dans les niches du chœur peintes en bleu ciel, les statues en plâtre de l'Immaculée Conception et de saint Joseph, après en avoir refait les piédestaux, marbrés et bordés d'un filet d'or[63] (fig. 8).

Le *maître-autel* ainsi que les *fonts baptismaux* sont livrés en 1840-1841 par le marbrier Louis Doret de Vevey; le couvercle des fonts, en cuivre martelé, est l'œuvre du chaudronnier Gaspard Trosset.[64] Le vitrier Monnet père, de Lausanne, fournit dix-sept fenêtres à «vitres losanges, réunies par des plombs (...) en verre parfaitement transparent d'une couleur égale». Il y a cinq fenêtres au chœur et l'on prévoit dans «la fenêtre du centre, si l'administration ou M. le Curé le décident, une grande croix en verres de diverses couleurs, d'après le dessin et le choix des couleurs qui seront déterminés par l'architecte». La note de Monnet mentionne effectivement cette croix, accompagnée de verre mat.[65]

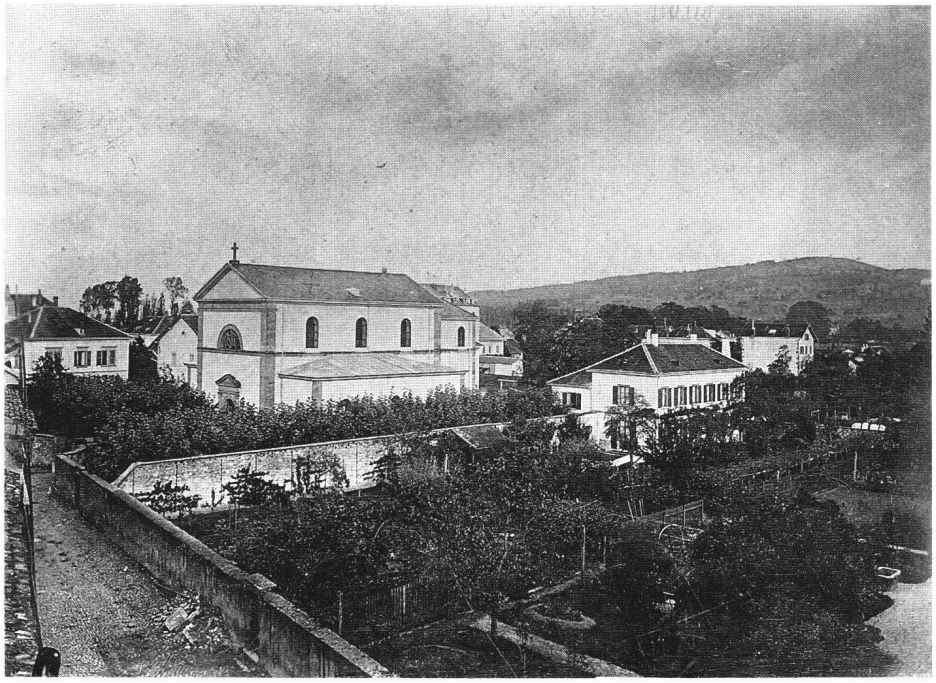

Fig. 7 Yverdon. L'église et la cure, photographie anonyme, vers la fin du XIXe siècle.

En juin 1840, alors que le curé Queloz est à Vienne, une nouvelle difficulté surgit entre cet ecclésiastique et les membres de l'administration catholique. A en croire une lettre d'Henri Perregaux, le moteur de cette hostilité sans cesse ressurgissante est le préposé [et menuisier] Paul Zali qui, notamment, a fait passer en blanc toute la façade principale de l'église, y compris la pierre de taille du portail: «En général, à Yverdon, on désapprouve ce grand blanc actuel de l'église et on regrette la teinte d'un jaune pâle qu'on aurait pu conserver».[66] Malheureusement, selon l'architecte, on ne peut guère revenir immédiatement en arrière et il vaut mieux laisser le tout en l'état, quitte à revoir l'ensemble plus tard.

Par ailleurs, Perregaux signale que:

«la rosace en pierre va très bien, elle achève la façade et lui donne le caractère d'église. Le public, principalement tous ces Mrs d'Yverdon que j'ai vus, disent qu'on apprécie le genre de cette église et qu'on vient beaucoup la voir».[67] (...) «On n'a pas encore vitré cette rosace; Mr Corpataux [vicaire remplaçant] m'a fait voir des dessins qu'on lui a remis à Versoix pour des vitraux en couleurs. Ce sont de véritables cocardes tricolores ou des habits d'arlequin. Je lui ai dit qu'on ne pouvait rien faire de plus inconvenant. Quoiqu'il aie paru en convenir, j'ai presque regretté de les avoir désapprouvés, je crains que ce soit un motif de plus, si le tout puissant Zali l'apprend, pour les faire exécuter de suite. Je préférerais du verre dépoli avec du plomb d'après les modèles que j'avais tracés en grand et même du verre ordinaire à ces bariolages sans goût et sans dessin. Il faudrait des vitraux peints représentant des sujets saints, mais le prix est inabordable, où, à ce défaut, du verre blanc pour ne pas attirer l'attention par des couleurs sur un ouvrage de mauvais goût».[68]

Le conflit qui oppose le curé aux préposés de la paroisse, soutenus par l'abbé Corpataux, porte non seulement sur les vitraux de la rosace, mais touche aussi d'autres points, notamment les dimensions du maître-autel, que les préposés veulent plus grand, au détriment des stalles qui ont été prévues dès l'origine. D'ailleurs, toujours selon Perregaux, M. Corpataux décide «qu'il n'y aurait jamais de stalles dans l'église d'Yverdon».[69] Le curé Queloz, véritable initiateur de la construction, bien entendu proteste et, de Vienne, insiste sur l'importance de proportions harmonieuses. Il demande surtout

«de faire un tabernacle pas trop élevé pour le Saint Ciboire et par-dessus une exposition à tour à trois niches. On voit cela chez les Jésuites d'Estavayer. Le père Schappuis, supérieur, m'a dit qu'il en était fort content; qu'il avait trois sortes d'expositions parce que ces trois niches sont différemment revêtues intérieurement. Cela n'a rien que de conforme au bon goût et à l'architecture, puisque l'on en voit le plus généralement dans tous les pays et dans les églises de meilleur goût».[70]

Cette exposition serait donc en bois doré; selon le curé, on pourrait la commander au sculpteur Nicolas Kessler de Fribourg (actif aussi à l'église de Bottens).

La tribune, pour laquelle Perregaux a tracé deux variantes puis mis au net les plans de détail en janvier 1840[71], est également un sujet de dispute. On apprend ainsi que l'architecte a proposé une balustrade faite de bâtons tournés, principe que rejettent toutefois les préposés, lui trouvant «l'air portique». C. Queloz, en revanche, dit en avoir vu

Fig. 8 Yverdon, église catholique. Vue de la nef et du chœur, état avant 1928.

«dans les pays les plus magnifiques, [dans les] cathédrales, dans les hôtels des nobles, dans les palais des rois et des empereurs. Comme ces bâtons auraient été assez chers, j'ai, moi, proposé un simple lambrissage en bois de sapin qui coûtera peu et sur lequel je ferai peindre plus tard quelques sujets pieux. M. Perregaux a approuvé ma proposition de suite. Mais nos Messieurs, le croiriez-vous? Non. (...) Il est donc proposé des panneaux. C'est que M. Zali les fera, mais comme ils ne conviennent pas du tout à cette tribune laquelle est beaucoup contournée sur le devant et que le sieur Zali les ferait payer en conséquence du travail, du temps, du bois etc., je prends le parti de mes lambris unis...».[72]

Ces regrettables dissensions sont réglées par l'arbitrage des délégués épiscopaux, à savoir J.-X. Fontana, chancelier de l'Evêché, accompagné du curé de Lausanne Sylvain Reidhaar et Ph. Chaney, qui statuent:

«1° Qu'il convient de faire terminer l'autel en travail chez Mr Doret, en recommandant toutefois que l'on donne au tombeau, si c'est possible, trois pieds deux pouces vaudois [de hauteur] soit des dimensions augmentées par rapport au plan, et que l'on suive, encore si c'est possible, pour le tabernacle et l'exposition qui doit recevoir l'ostensoir, le plan de l'autel où cette exposition est dessinée avec des colonnes, afin d'éviter les inconvénients d'une exposition mobile (...)».

«2° Que l'on pourra placer des vitraux dans la rosace de la façade d'après les dessins proposés» [les verres colorés commandés à Versoix].

«3° Que le portail en construction en face de l'entrée principale de l'église devrait recevoir une grille en fer et non en chêne».

«4° Que le devant de la tribune serait plus convenablement fermé de panneaux que de simples lambris».

«5° Enfin que la consécration de l'église devrait avoir lieu encore cette année et serait fixée au dimanche 30 août si tous les travaux peuvent s'achever, et cela pour des motifs graves et qui intéressent le bien spirituel et temporel de la nouvelle paroisse».[73]

En définitive, les vœux du curé ne sont donc nullement pris en compte, et durant cette année 1840, comme l'écrit le juge Louis Christin, C. Queloz est «un homme navré, humilié, qui a le sentiment que, blessé dans son honneur et dans ses plus chères aspirations - son troupeau -, il ne pourra plus continuer à remplir ses fonctions».[74] Le curé obtient par la suite une seule concession, le renvoi du délai fixé pour la consécration.

La nouvelle église catholique d'Yverdon est en effet consacrée en grande solennité par l'évêque Pierre-Tobie Yenni le 8 août 1841, sous le vocable de l'apôtre saint Pierre.[75] Dans le maître-autel sont déposées les reliques des saints Jean, Paul, Crescent[76] et Gaudens.[77]

Aménagement ancien et principaux tableaux

On connaît l'aspect intérieur de l'église par une photographie antérieure à 1928, ainsi que par divers inventaires du XIXe siècle, déjà mentionnés[78] (voir fig. 8). Corollaire des quêtes directes à l'étranger par les curés bâtisseurs (quêtes

qui ont d'ailleurs été interdites par la hiérarchie catholique à partir de 1843),[79] ces ecclésiastiques collectent de nombreuses œuvres d'art au cours de leurs voyages ou grâce aux relations de leurs plus riches fidèles. Par là naît un mouvement inverse à celui de la grande dispersion d'art sacré qui a eu lieu à l'époque de la Réforme, car on assiste alors, toutes proportions gardées, à un regroupement, dans ces églises de la diaspora catholique, d'œuvres provenant d'horizons très divers. C'est ainsi que la paroisse du Valentin à Lausanne possède une grande toile du peintre espagnol Joaquin-Manuel Fernandez ou un calice offert par le pape Grégoire XV en 1835[80], l'église de Morges un grand tableau illustrant la gloire de saint François de Sales donné par les sœurs du couvent de la Visitation à Annecy (1843), l'église de Nyon des statues de saint Joseph et de la Vierge dues au sculpteur Léopold Blanchaert de Gand (1868)[81], etc. Ce patrimoine artistique a été longtemps - et est souvent encore - sous-estimé.

Chœur

Jusqu'au premier quart du XXe siècle, le chœur, précédé d'une table de communion à balustres en bois, avec grille centrale métallique, était orné de deux rangées de stalles[82] latérales en chêne. Le large maître-autel en marbres régionaux[83] de différentes couleurs se voyait surmonté d'une niche d'exposition à deux paires de colonnettes latérales. Dans les murs, deux niches abritaient les *statues de saint Joseph et de la Vierge* (statues renouvelées en 1883), et sur l'axe principal figurait un très grand tableau provenant de Fribourg[84] et montrant *Jésus entouré des douze apôtres* (peinture disparue en 1928). L'on voyait sur les parois latérales les tableaux - conservés - de la *Nativité* (152 × 215 cm)[85], de *sainte Marguerite* (132×201 cm), de *saint Pierre d'Alcantara* et de saint *Bernardin de Sienne* (106 × 154 cm) (fig. 9). Ces deux derniers tableaux, donnés par le couvent des Cordeliers de Fribourg, sont attribuables à un peintre anonyme fribourgeois, actif durant le premier quart du XVIIIe siècle et qui a laissé aussi des œuvres à Farvagny-le-Grand et à Wünnewil.[86]

Il convient en outre de signaler ici l'une des œuvres les plus remarquables du patrimoine artistique d'Yverdon, conservée à la cure après avoir passé un certain nombre d'années à la sacristie. En effet, si un inventaire établi en 1851 ne fait que signaler globalement neuf tableaux «dans les sacristies», une liste beaucoup plus détaillée est dressée en 1875; elle signale vingt-quatre œuvres conservées à l'église[87], et dix-huit autres à la cure.[88] Parmi ces dernières, un panneau de bois, peint à l'huile (83 x 64 cm) représentant la *Vierge à l'Enfant*[89] (fig. 10). Une inscription sur ce tableau donne le millésime de 1539 et rappelle l'étroite interdépendance entre le Nouveau Testament et l'Ancien, qui annonçait déjà la venue du Messie.[90] Dans les deux angles supérieurs figurent des armoiries: à gauche, celles des Trautson (Tyrol) comtes puis princes du Saint-Empire[91]; à droite, celles des Madrutz, aussi d'origine tyrolienne, mais comtes et seigneurs de Trente, jouant un rôle considérable

Fig. 9 Yverdon, église catholique. Saint Bernardin de Sienne, par un peintre anonyme fribourgeois actif durant le premier quart du XVIIIe siècle. Œuvre donnée par les Cordeliers de Fribourg et figurant anciennement dans le chœur.

en Piémont.[92] Le donateur de cette œuvre, au XVIe siècle, est assurément le chevalier Hans Trautson (1509–1589) personnage important établi à Innsbruck[93], époux de Brigitte de Madrutz dont le frère était cardinal et évêque de Trente. Ce panneau a sans doute été donné au curé Queloz lors de son voyage de 1839–1840 en Autriche-Hongrie, voyage qui le mena notamment à Innsbruck, Salzbourg et Linz.

L'œuvre ne fait guère de concessions à l'anecdote. Sur un fond vert sombre, seuls deux murs, partiellement recouverts de tissu précieux, structurent l'espace[94]; entre eux se tient la Vierge, les mains jointes et la tête légèrement penchée, adorant l'Enfant éveillé, mais couché devant elle. Jesus, appuyé sur un coussin, se tient étendu sur le dos, un bras allongé le long du corps, l'autre légèrement surélevé de manière à toucher la main de sa mère (un voile blanc cachant sa nudité a sans doute été surpeint au XIXe siècle).

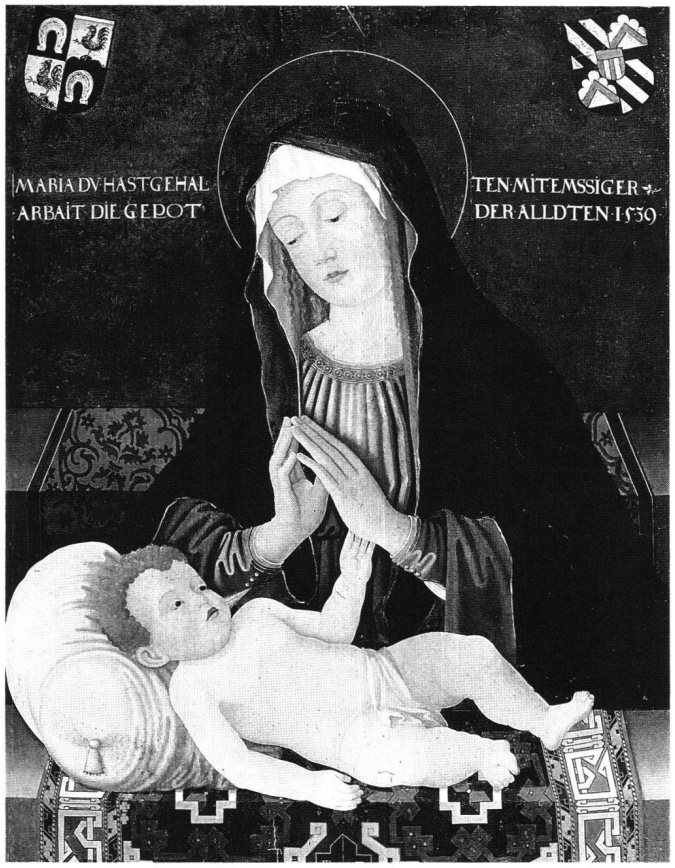

Fig. 10 Yverdon, église catholique. Vierge à l'Enfant peinte en 1539 et offerte, à l'origine, par le chevalier Hans Trautson, d'Innsbruck. Donnée vers 1839-1840 au curé Queloz, lors de son voyage en Autriche.

Le velours ou damas rouge qui recouvre le muret du fond présente un décor de grenades éclatées dans des cadres chantournés, motif très caractéristique du XVe siècle.[95] Le parapet antérieur est orné d'un tapis d'Anatolie aux dessins géométriques, eux aussi très typiques. De tels tapis sont assez fréquemment représentés à partir de 1430 environ par van Eyck, Memling, Mantegna, Pinturicchio, Lorenzo Di Credi, Lorenzo Lotto, Bernard van Orley, etc.[96] Un tapis du même genre se trouve même sur une œuvre figurant dans un contexte artistique proche du tableau qui nous occupe ici, à savoir une grande représentation de sainte Anne tenant sur ses genoux la Vierge et l'Enfant, œuvre de 1504 due au «Maître des Habsbourg» actif au début du XVIe siècle à Innsbruck, alors un important centre artistique.[97]

Par le thème iconographique dérivant d'Alvise Vivarini[98] et par le parti général de composition, cette œuvre semble se rattacher à l'école vénitienne de la seconde moitié du XVe siècle; elle est à rapprocher, pour la mise en forme, de tableaux de Carlo Crivelli, Quirizio da Murano, Giovanni Bellini[99] et surtout de Jacopo da Valenza.[100] Si le tableau d'Yverdon n'est pas signé, il est pourtant possible d'établir un parallèle avec une œuvre similaire provenant de la chapelle du château de Rottenburg en Autriche; il s'agit d'un retable donné en 1544 par le chevalier Wilhelm Schurff, ami et confident de l'empereur Maximilien Ier. Erich Egg a attribué par hypothèse ce dernier ouvrage à un peintre tyrolien, Degen Pirger (attesté entre 1537-1558), chargé en 1553 de l'ornementation des autels latéraux à la *Hofkirche* d'Innsbruck.[101]

Nef

Dans les bas côtés se trouvaient symétriquement des autels secondaires, en bois doré et marbré. L'un à gauche, dédié à Marie, s'ornait d'un tableau montrant l'*Assomption* (165 x 230 cm). Cette peinture (conservée), donnée en 1837 par la reine des Français, Marie-Amélie, et que l'on dit avoir été réalisée par l'une des princesses de la famille royale, est une copie fidèle d'une œuvre célèbre de Nicolas Poussin (vers 1630).[102] Elle se trouvait précédemment dans une chapelle du palais des Tuileries à Paris.[103]

L'autre autel secondaire est surmonté, encore aujourd'hui, d'une représentation de la *bienheureuse Loyse de Savoie* (154 x 230 cm), tableau inspiré très certainement par la publication d'une vie de cette religieuse, parue à Turin en 1840.[104] Cette œuvre picturale, signée par Francesco Marabotti à Turin en 1841, a été donnée la même année par Charles-Albert, roi de Sardaigne, à la paroisse d'Yverdon (fig. 11), et a remplacé, sur cet autel, un tableau de *saint François de Sales,* vendu en 1848 à l'église neuve d'Habère-Poche en Haute-Savoie. Marabotti, peintre encore mal connu, a pourtant été associé à la politique artistique de Charles-Albert et de sa cour, visant à glorifier le régime sardo-savoyard. Ainsi, au palais royal de Turin, la salle du Conseil est ornée des portraits de Savoie *«morti con fama di santità»,* alors que la *«Galleria del Daniele»* illustre les personnages les plus célèbres de l'Etat, prélats et hommes politiques, militaires, écrivains, savants. Parmi ces derniers figure le portrait du juriste Cacherano d'Osasco, dû au même peintre Marabotti.[105] Roberto d'Azeglio, contemporain éminent, puisque directeur alors de la galerie royale, a porté en 1840 un jugement sévère sur ces travaux:

«La galerie de Daniel se tapisse de ces personnages célèbres que le Roi fait faire à tous nos peintres; collection de vilaines figures et de bien pauvres peintures. J'ai idée que les successeurs les enverront au grenier et je ne voudrais pas répondre de tous les saints de la famille qui garnissent les parois de la magnifique chambre de réception. Ils sont laids, mal faits, et pas à leur place. Mais c'est le style de l'époque».[106]

Un certain «style de l'époque» (notre recul historique permet de dégager cette notion de toute connotation péjorative), est en effet sensible dans ce tableau de la *bienheureuse Loyse,* épigone du «gothique troubadour» marqué par la somptueuse restauration, en 1824-1825 sous la direction d'Ernesto Melano, de l'abbaye d'Hautecombe, cette ancienne église funéraire de la famille de Savoie.[107] A

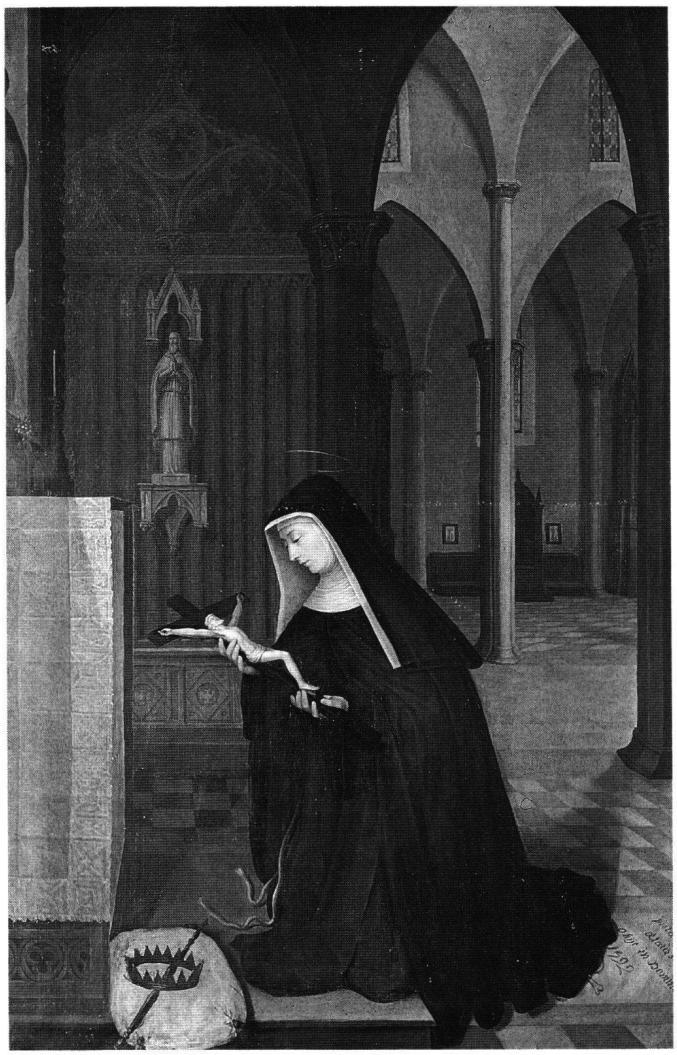

Fig. 11 Yverdon, église catholique. Bienheureuse Loyse de Savoie (1462–1503), princesse devenue religieuse au couvent des clarisses d'Orbe. Tableau peint en 1841 par Francesco Marabotti, de Turin, et donné par le roi Charles-Albert de Sardaigne.

Yverdon, l'affirmation d'une prééminence de la dynastie savoyarde devient hagiographie: la princesse du XVe siècle, agenouillée dans une église pseudo-médiévale, dépose sa couronne et son sceptre pour se consacrer à Jésus en entrant au couvent des clarisses d'Orbe[108]; le romantisme de cette représentation correspond au goût du jour, on l'a vu, et contribue à asseoir le prestige de la famille régnante en rattachant son pouvoir et ses racines à un passé lointain; aussi l'intérêt historique de ce tableau est-il non négligeable, de par la personnalité du sujet et de son donateur, de par le mouvement d'idées politiques et esthétiques auquel il participe, enfin parce qu'à l'époque de cette donation, et jusqu'en 1903, les catholiques d'Orbe venaient suivre la messe dans la paroisse d'Yverdon[109] et pouvaient donc trouver, dans cette œuvre, des résonnances plus personnelles.

La vue ancienne de l'intérieur de la nef illustre encore la très belle chaire, aujourd'hui disparue, en bois marbré, dont la cuve arrondie, ornée de figures sculptées et dorées représentant les quatre évangélistes, était surmontée d'un abat-voix que dominaient les tables de la Loi. A l'entrée du chœur figurait, à gauche, une «grotte de Lourdes» établie en 1917[110] avec une statue de la Vierge. Symétriquement, un autel de saint Antoine, en marbre ou en bois noir, datait vraisemblablement de la même époque.

Tout à côté, sur le montant de l'arc du bas côté méridional, on voyait une dalle en marbre noir, portant une inscription: il s'agit là d'un modeste monument en souvenir du père Queloz. En 1882, en effet, peu après le décès du fondateur de l'église, il est d'abord question d'une œuvre plus ambitieuse, même d'un buste, pour lequel on prend contact avec le sculpteur Charles Jeunet.[111] Ce projet cependant est trop coûteux pour la paroisse qui, alors, s'apprête à construire un nouveau bâtiment d'école. Finalement, le marbrier Vallon est chargé de confectionner une simple plaque, mise en place le 26 décembre 1882.[112]

Fig. 12 Yverdon, église catholique. Calice en argent, par l'orfèvre parisien Jean-Charles Cahier (entre 1819 et 1838).

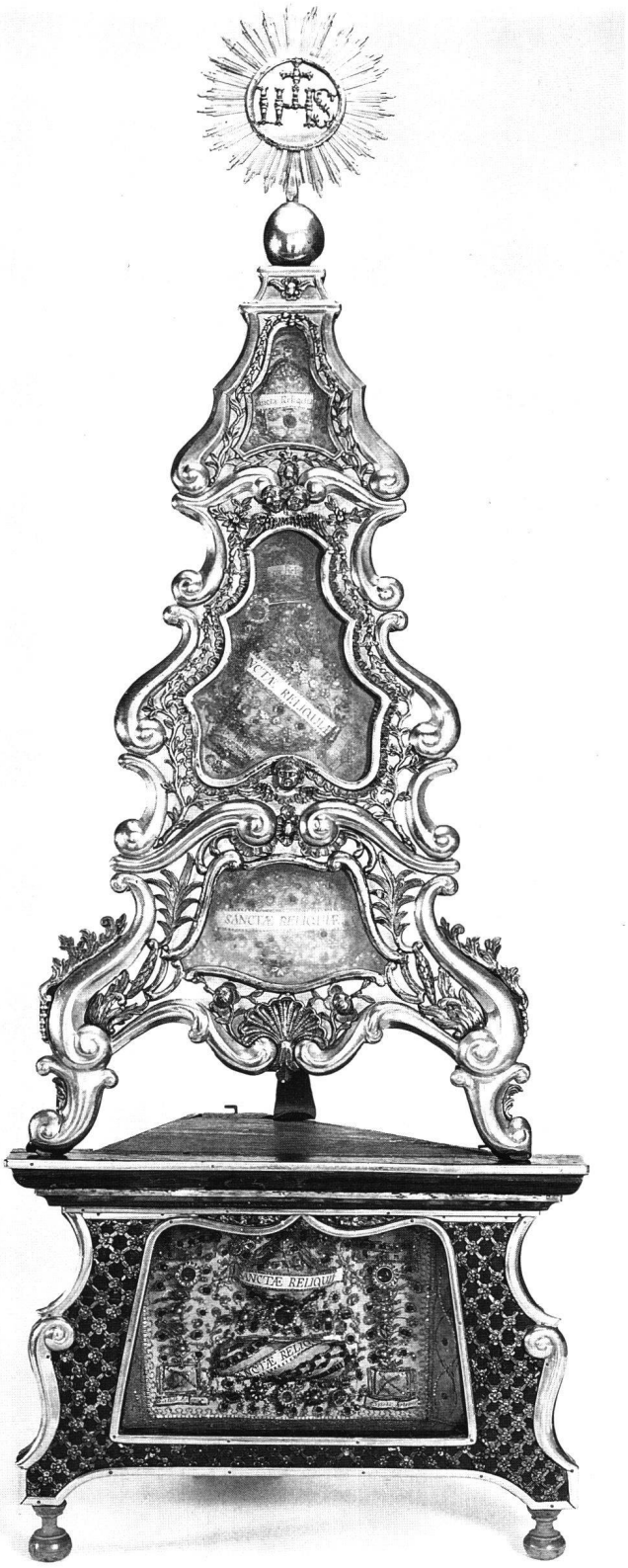

Fig. 13 Yverdon, église catholique. Elément d'une paire de reliquaires pyramidaux en bois, argent et cuivre doré, abritant des reliques anonymes. Œuvres de l'orfèvre Joseph Schemmer de Fribourg et provenant peut-être du couvent fribourgeois d'Hauterive (fin du XVIIIe siècle).

Enfin, les inventaires anciens mentionnent encore un crucifix[113] en face de la chaire, deux confessionnaux à triple arcade (conservés, alors avec rideaux d'étoffe verte), une représentation du *Baptême de Jésus* (108 x 135 cm)[114] ainsi que bien d'autres peintures aujourd'hui introuvables, notamment: *Descente de la Croix* et *saint Charles Borromée* (œuvres dites très belles), tableaux du *Crucifix,* de *sainte Philomène,* de *saint Pierre* (ce dernier ayant orné précédemment l'autel de la chapelle du château), et 14 estampes des stations du chemin de croix, renouvelées en 1884.

Orgues

Une donation de 13 francs pour les *orgues* figure au chapitre des recettes de la paroisse en 1852[115], mais c'est quatre ans plus tard seulement que celle-ci a l'occasion d'acheter de l'organiste et ancien moine d'Hauterive Joseph Horner, un orgue provenant de ce couvent.[116] L'instrument, en très mauvais état à la fin du XIXe siècle, est remplacé en 1929 par un orgue construit par la maison Kuhn de Männedorf en 1889, et qui se trouvait précédemment au temple de Chêne-Bougeries à Genève.[117]

Objets liturgiques et ornements anciens

On est très mal renseigné sur l'origine des divers objets liturgiques, provenant en partie des dons recueillis par le curé Queloz. Celui-ci, en tout cas, a reçu vers 1835[118], à Lille, un calice en argent, sans doute celui qui est utilisé encore aujourd'hui (fig. 12). Cette œuvre de style Louis-Philippe, due à l'orfèvre parisien Jean-Charles Cahier (entre 1819 et 1838)[119], en argent (hauteur 25,8 cm), présente une coupe enchâssée dans une corbeille richement ciselée. Dans un décor de feuilles et de motifs floraux figurent des médaillons ovales avec, en assez fort relief, les bustes de Jésus, Marie et saint Jean. La tige, en forme de vase néo-classique, s'orne d'oves, de fleurs de lys et de feuilles. Enfin, limité par un large bord en cavet à cannelures, le pied bombé présente lui aussi un riche décor en argent, montrant les symboles de la Passion dans trois médaillons ovales entourés d'épis, le tout entrelacé de guirlandes et de chérubins.

Un inventaire de 1851 mentionne trois calices, deux ciboires, un ostensoir avec rayons en argent, un ostensoir argenté avec navette et huit reliquaires. Parmi ces derniers, deux sont en fer argenté (sans reliques), deux à pied en bois noir tourné, surmonté d'un réceptacle en carton[120] (conservés, hauteur: 29 cm), et un autre en métal doré renfermant une parcelle de la sainte Croix (conservé, haut de 42 cm); d'après l'indication que donne un inventaire légèrement postérieur, de 1855, deux grands reliquaires ont été donnés par un certain M. Horner, sans doute Joseph Horner[121] qui fournit aussi en 1856 les orgues. Cette paire de reliquaires (fig. 13) est en fait constituée de quatre éléments, soit deux socles en forme de bahuts chantournés (hauteur:

26 cm), bahuts dont la lunette en accolade est entourée d'un fin grillage d'argent orné de roses. Sur ces bahuts viennent se placer deux pyramides allongées (hauteur: 75 cm), au sommet desquelles un boule ovoïde est surmontée d'une gloire de rayons portant respectivement le trigramme du Christ et celui de Marie. Ces pyramides comportent trois lunettes chantournées dans le goût rococo où figurent, au haut du reliquaire dédié à Marie, un os de «S. Edmund»; ailleurs on n'y voit que des reliques anonymes («Sanctae Religiuae»), serties de paillettes, de perles, de rubis, grenats et émeraudes. Des appliques ajourées en cuivre doré et en argent revêtent la face principale; elles composent des volutes, des motifs végétaux, des rocailles et des têtes de chérubins. Sur l'un des socles[122] figurent deux poinçons: le contrôle de Fribourg et celui du maître Joseph Schemmer (1757–1819), orfèvre originaire de la région de Fribourg en Brisgau, admis à Fribourg en Suisse en 1794.[123] Ces œuvres, qui proviennent peut-être, comme le premier orgue, du couvent d'Hauterive, datent de la fin du XVIIIe siècle. Elles copient des pièces attribuées à l'orfèvre fribourgeois Jacques-David Muller (vers 1779), conservées à la cathédrale Saint-Nicolas de Fribourg.[124] Ces reliquaires d'Yverdon compteraient ainsi au nombre des rarissimes vestiges du trésor d'Hauterive, trésor dispersé lors de la sécularisation de ce couvent en 1848.

L'inventaire de 1851 mentionne encore une croix plaquée d'argent pour les processions (conservée). On y signale aussi trente pots de fleurs artificielles commandées en 1841 chez les religieuses d'Estavayer et au Saint-Nom-de-Jésus à Soleure[125], ainsi qu'un grand nombre de chandeliers en bois peint ou argenté.[126]

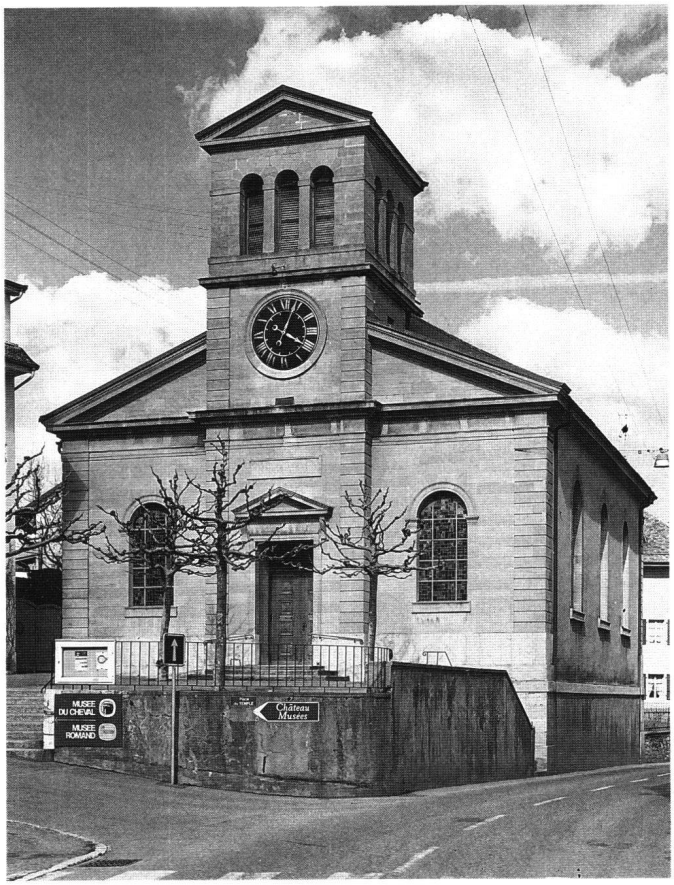

Fig. 14 La Sarraz, temple protestant (1835–1838), par Henri Perregaux, architecte. Façade principale en 1987.

Travaux ultérieurs

Au cours du XIXe siècle, on ne peut signaler que divers travaux d'entretien. Ainsi, en 1875, la réfection de la toiture et du plafond de la nef méridionale, à la suite de dégâts d'eau[127], puis la pose, dans le même secteur, de treillis aux fenêtres après les dommages causés à celles-ci par l'ouragan du 5 juin 1877. En juillet de la même année, la toiture du chœur est refaite à neuf, comme celle de la nef en ardoises de Salvan en Valais.[128]

En 1888, on place dans le mur de l'une des sacristies un coffre-fort en fer pour y garder les archives et en 1891, deux poêles à base hexagonale, installés par le poêlier Théophile Schmid d'Yverdon[129], réchauffent les fidèles.

Dès 1921 toutefois, le lieu de culte nécessite d'importantes réparations. On apprend que le plâtre près des fourneaux s'est complètement décollé et que «l'eau, pendant les fortes pluies, coule à flots dans l'église».[130] En 1927, pour remédier aux inconvénients dûs à ces calorifères, la paroisse adopte un chauffage central, fabriqué par la maison Sulzer à Winterthur; les indispensables travaux de maçonnerie sont attribués à l'entreprise Moriggi, d'après un plan établi gratuitement par l'architecte Ernest Gabella.[131] Ces modifications entraînent, l'année suivante, une rénovation complète de l'intérieur, décoré d'après une maquette de Joseph Falquet. En l'absence de sources d'archives – lacune due peut-être à la mauvaise santé dont est alors déjà affligé le curé J.-B. Gottofrey – on est malheureusement fort mal renseigné sur les détails de ces importants travaux qui ont coûté 12 000 francs. On sait cependant que l'évêque, à qui deux projets ont été soumis, se prononce pour le moins coloré et qu'il demande de modifier les inscriptions, suggérant que l'une soit consacrée au Christ-Roi et l'autre à saint Pierre. Il donne ainsi comme exemple: CHRISTUM DEUM REGEM MARIAE FILIUM VENITE ADOREMUS.[132] Sur une carte postale montrant l'église après la restauration de 1928[133], ce texte, en effet figure sur l'arc triomphal, alors qu'au fond du chœur on lit: «TU ES PETRUS ET SUPER HANC PETRAM AEDIFICABO ECCLESIAM MEAM: TIBI DABO CLAVES REGNI COELORUM» (Matthieu 16, 18). La plupart des tableaux qui ornaient jusque-là le chœur ont été déplacés lors de ces travaux au profit d'une très riche décoration peinte sur les murs où l'on observait, sur l'axe, un médaillon montrant saint Pierre, et, sur la voûte, le Christ triomphant. Par ailleurs, l'agrandissement contemporain de la tribune, par J. Badan de Versoix, et l'acquisition de nouvelles orgues se sont montés à 10 900 francs.[134]

Fig. 15 Lausanne, église catholique du Valentin (1832–1835), par Henri Perregaux, architecte. Façade principale avant l'adjonction du clocher et du porche en 1932–1933.

En 1964 a eu lieu, sous la direction du curé Marcel Roulin et de l'architecte Gianni Antoniazza, une radicale modernisation de l'église, marquée notamment par la suppression complète du décor peint de 1928, par l'obturation des cinq fenêtres hautes du chœur et le percement de trois grandes baies en plein cintre dans les murs de celui-ci (à l'emplacement à peu près des précédentes niches, supprimées). Ces travaux amènent aussi la transformation des sols, du mobilier (notamment des autels), la création d'une chapelle dans la sacristie nord, le décrépissage des murs pour rendre la pierre apparente, avec destruction de l'entablement en stuc et des moulures de la nef. Enfin, les colonnes de la tribune, jusqu'alors en bois peint, sont remplacées par des colonnes en calcaire jaune provenant de la maison de maîtres de la Villette, démolie en 1964.[135] Un curieux hasard de l'histoire a voulu que subsiste ici un souvenir de l'ancienne propriété de ce juge Louis Christin qui aida tant la jeune paroisse catholique à ses débuts.

Vitraux

L'appauvrissement décoratif résultant de cette étape de travaux n'a été compensé qu'incomplètement par l'installation d'un tref en fer forgé à l'entrée du chœur et par la mise en place de vitraux, qui ont remplacé des vitraux plus anciens datant sans doute de 1928.[136]

Des dalles de verre, dues à Théodore Strawinsky[137] (chœur 1964; bas-côtés 1965) et des verrières de Pierre Chevalley [138] (fenêtres hautes de la nef, 1965) concrétisent, selon une correspondance de l'époque, «l'idée que la grâce vient d'en haut dans l'Eglise, illustrée en bas par des scènes de la vie de saint Pierre caractérisant les notes de l'Eglise, sainte, catholique, une, apostolique, universelle et romaine».[139] Ces qualificatifs, en latin, figurent en effet sur chacune des œuvres de Strawinsky dans les bas-côtés, alors que les trois grands vitraux du chœur illustrent eux aussi trois moments majeurs de la vie de saint Pierre: lorsqu'il pleure amèrement, lorsqu'il reçoit les clefs du royaume des cieux, lorsqu'il rassemble à son tour le troupeau.[140] Ces ouvrages contemporains, bien qu'en eux-mêmes remarquables, assombrissent aujourd'hui considérablement l'architecture, prévue très claire à l'origine.

Constructions annexes

Voir la plaquette publiée en 1991 à l'occasion du 150e anniversaire de la paroisse.[141]

Appréciation

L'église Saint-Pierre d'Yverdon s'inscrit dans le contexte culturel si particulier du renouveau catholique dans le canton de Vaud après des siècles d'interdiction religieuse presque totale, contexte caractérisé par de fortes influences extérieures, dues notamment à l'origine cosmopolite de l'assemblée des fidèles, et aux nombreux voyages entrepris par les curés-quêteurs. Perregaux, principal constructeur d'églises vaudoises, était particulièrement attaché au néoclassicisme. En effet, hormis quelques remarquables essais d'architecture néo-gothique aux églises catholiques de Morges (1842–1844) et de Bottens (1843–1848)[142], son œuvre comprend essentiellement des compositions néo-classiques, à commencer par la petite église mixte de la Mercerie à Lausanne, bâtie en 1810–1811 à la fois pour la communauté catholique et la paroisse réformée allemande.[143] Puis on trouve des temples protestants à Bex (1813–1814), aux Charbonnières (1834), à La Sarraz (1835 à 1838) (fig. 14), à La Praz (1840–1842), à Mont-sur-Rolle (1840–1843) et à Huémoz (1844–1845), ainsi que des églises catholiques au Valentin à Lausanne (1832–1835)[144] (fig. 15 à 16), à Yverdon (1836–1841) et à Assens (1842–1846).

Si les églises réformées vaudoises se distinguent généralement par un clocher ou un clocheton, il n'en va pas de même pour les lieux de culte des minorités religieuses, régis par une loi de 1810 restée en vigueur jusqu'en 1878. Celle-ci prescrivait, hors du district d'Echallens où les catholiques ont toujours conservé certains droits: «Le bâtiment où se célébrera le culte n'aura ni clocher, ni cloche, ni aucun autre signe extérieur de sa destination». Pourtant, à cette époque encore, dans la foulée de Jean-Nicolas-Louis Durand et de ses prédécesseurs, une architecture, par son «caractère», devait être aisément identifiable et affirmer d'emblée sa fonction.[145] Perregaux parvient à caractériser ses ouvrages en combinant avec bonheur, sur des façades assez lisses sans guère d'effets plastiques, un nombre limité d'éléments architecturaux: pilastres et frontons, chaînes d'angle à refends, arcs en plein cintre avec archivolte et impostes

moulurées. Le cadran d'horloge des temples protestants devient une rose sur les édifices catholiques et celle-ci prend parfois l'allure d'une baie semi-circulaire à remplage. Ce style personnel de l'architecte, tout empreint de mesure, de prudence et d'équilibre, de sobriété sans trace de sécheresse, témoigne d'un sens aigu des proportions et d'un goût marqué pour une claire définition des volumes géométriques, tels que les conçoit à la même époque, dans la région parisienne, un Auguste Molinos, par exemple dans ses églises Saint-Jean-Baptiste à Neuilly (1827-1831) et Sainte-Marie des Batignolles (1828-1829)[146] ou bien plus tard encore, en Haute-Savoie, un architecte encore anonyme à l'église de Doussard (1850-1852).[147] Perregaux, sobre aussi dans ses jugements, dit de son œuvre d'Yverdon «bâtie dans le style romain»:

«Elle a trois nefs séparées par des pilastres doriques. La construction en a été soignée pour le choix des matériaux et pour le fini des ouvrages. C'est après celle de Lausanne la plus grande et la plus décorée».[148]

D'un point de vue régional, Yverdon est en effet une version quelque peu simplifiée du modèle que constituait alors Notre-Dame du Valentin (aujourd'hui passablement défigurée), car Saint-Pierre est la seule autre de ces églises catholiques vaudoises de la première moitié du XIXe siècle à adopter une structure basilicale, presque fortuitement d'ailleurs, puisque nous avons vu que cette structure résulte ici d'une simple extension des chapelles latérales. Jusqu'aux modifications relativement récentes qui y ont été effectuées, son architecture et son décor constituaient l'un des plus riches ensembles néo-classiques du canton de Vaud. Perregaux lui-même rend hommage au curé Queloz pour cette œuvre si complète et achevée:

«J'ai la certitude, fondée sur des preuves car j'ai conservé toutes vos lettres et celles de Monsieur le Chancelier de l'Evêché, que sans vous, Monsieur, la paroisse catholique d'Yverdon ne posséderait pas les établissements dont elle jouit et n'aurait pas le bien-être que vous lui avez procuré, ou du moins elle ne les aurait qu'imparfaitement. Il n'y a qu'à comparer ce qui existe dans les autres lieux du canton, à Nyon, à Vevey, Rolle, Lausanne même, partout il y a eu une gêne excessive dans les finances ou des établissements manqués dans leurs dimensions et dans leurs proportions, tandis que vous laissez à Yverdon, malgré des moyens très bornés dans le principe, une fabrique qui ne laisse pas de regrets sur ce qui a été construit et je crois même de l'aisance».[149]

Mais quelle est la place de Saint-Pierre d'Yverdon dans un contexte plus large? Sa structure générale se rattache au *type basilical* à nef centrale surélevée avec fenêtres hautes et bas-côtés, principe qui devient fréquent en France sous la Restauration et la Monarchie de Juillet[150] mais dont l'un des premiers exemples, avec une colonnade à entablement, est l'église Saint-Vaast d'Arras (vers 1750)[151]; celle-ci initie une typologie qui se répand rapidement, puisqu'on la retrouve notamment à Saint-Symphorien de Gy (1769-1774, Haute-Saône).[152] A cette typologie se rattachent des variantes: à *colonnes et arcades* comme on les apprécie déjà durant la

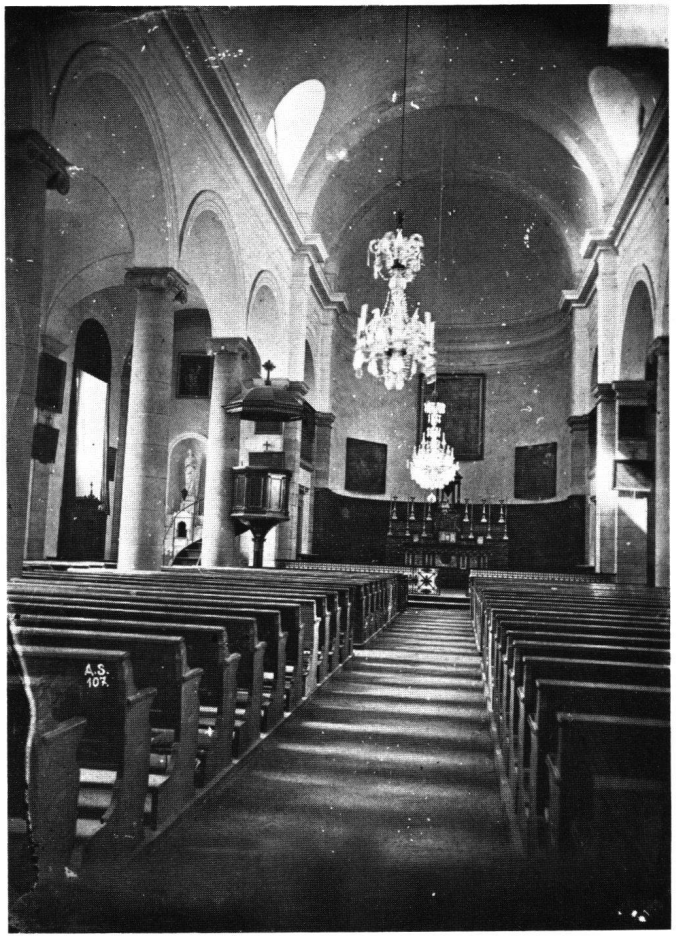

Fig. 16 Lausanne, église catholique du Valentin (1832-1835), par Henri Perregaux, architecte. Vue de la nef en direction du chœur, photo d'archives André Schmid, fin XIXe siècle.

première moitié du XVIIIe siècle dans le nord et l'est de la France[153] et comme on les observe à l'église du Valentin à Lausanne, ou alors à *piliers et arcades,* comme les présente l'église Saint-Maurice de Besançon (1714-1719)[154] et encore l'église d'Yverdon.

Parmi les innombrables églises construites en Suisse durant la première moitié du XIXe siècle, le type basilical ne semble avoir été mis en œuvre que fort rarement. Durant la décennie 1835-1845 en tout cas, on bâtit essentiellement des églises à vaisseau unique, l'ensemble étant couvert d'une simple toiture en bâtière. Ainsi, dans le canton de *Fribourg,* les églises catholiques ne sont encore, pour la plupart, que d'un pâle néo-classicisme, lié à un type traditionnel du XVIIIe siècle, très simple; notamment à Guin (1834-1837), Vuisternens-en-Ogoz (1836-1838), Lentigny (1837-1840), Domdidier (1837-1842), Villaz-Saint-Pierre (1839-1840), Villarimboud (1841-1844), Cressier (1841)[155], Le Châtelard (1842-1846), Estavayer-le-Gibloux (1842-1847), Remaufens (1842-1843), Progens (1843-1844) et le Pâquier (1844 à 1846).[156]

Fig. 17 Monthey, église catholique (1850–1851), par Emile Vuilloud. Vue de la nef en direction du chœur, état en 1973.

Il en va de même en *Valais*, avec les églises, parfois très traditionnelles également, de Niedergesteln (1838), Evionnaz (1840), Lens (1843), Massongex (restaur. 1843), Blitzingen (1844), Saxon (1844), Vérossaz (1844).[157] Si la chapelle de l'évêché de Sion (1839–1841), avec son haut plafond central supporté par une colonnade, fait peut-être allusion, de manière lointaine, à un édifice basilical[158], il faut attendre en réalité la reconstruction de l'église de Monthey par Emile Vuilloud (1850–1851)[159] pour voir s'élever en Valais, au XIXe siècle, la première église correspondant véritablement à cette typologie à nef centrale surélevée (fig. 17).

A *Genève,* où se manifeste pourtant de manière précoce le style néo-gothique, on met en œuvre de préférence également un volume unique: au temple de Vernier (1835 à 1837), à l'église Saint-Hippolyte du Grand-Saconnex (1837 à 1838), à la chapelle évangélique de la Pélisserie (1838), à l'église Saint-Julien de Meyrin (1839–1840), au temple des Eaux-Vives (1842), mais aussi, de manière plus classique, à l'église Saint-André de Choulex (1837–1839) ou au temple de Chancy (1840–1842).[160]. L'église catholique de Compesières (1834–1835), l'une des rares églises à présenter une nef flanquée d'étroits collatéraux, se rapproche de celle de Versoix (1838–1841), de style mi-classique, mi-gothique, qui adopte une élévation basilicale.[161] Ce dernier type sera magistralement mis en œuvre par Alexandre-Charles Grigny, originaire d'Arras, à l'église Notre-Dame de Genève (1852–1859).[162]

Enfin, à *Neuchâtel* et en *Suisse allemande,* le plan à disposition transversale, d'origine protestante et qui connaît un grand succès à partir du XVIIe siècle[163] se maintient avec une vigueur remarquable, notamment avec les temples de Colombier (1827–1829) et de Coffrane (1841)[164], ou avec les exemples alémaniques fameux du temple de Heiden (1838 à 1840), de l'église mixte de Wattwil (1839–1843), de la *Kinderkapelle* catholique de Saint-Gall (1841–1842)[165] ou encore du temple de Thalwil (1845).[166] Par ailleurs, de nombreuses églises protestantes ou catholiques reprennent le système de la nef unique, adoptant indifféremment un langage néo-gothique, comme aux temples de Berlingen (1840–1842) ou d'Aarburg (1842–1845), ou alors néo-classique, parfois avec des touches historicisantes. Ainsi dans l'esprit des architectes, sur des projets non réalisés par Wegmann (1831)[167], par Kubly pour Utznach (1838) et Magdenau (1839) ou par Pfyffer von Wyher (1842)[168], mais aussi sur des édifices construits tels que la *Neumünsterkirche* de Zurich (1836–1839)[169], l'église catholique de Flawil (1839–1842), celle mixte de Marbach (1840-1852)[170] ou le temple des Ponts-de-Martel (1845)[171]...

Il faut mentionner toutefois quelques édifices dont on réutilise selon le principe basilical des structures plus anciennes, comme l'*Augustinerkirche* de Zurich (1843–1844) aménagée alors en lieu de culte catholique[172], ou le temple réformé de Saint-Laurent à Saint-Gall, dont on projette dans ce sens la transformation radicale dès 1843 et surtout dès 1845.[173]

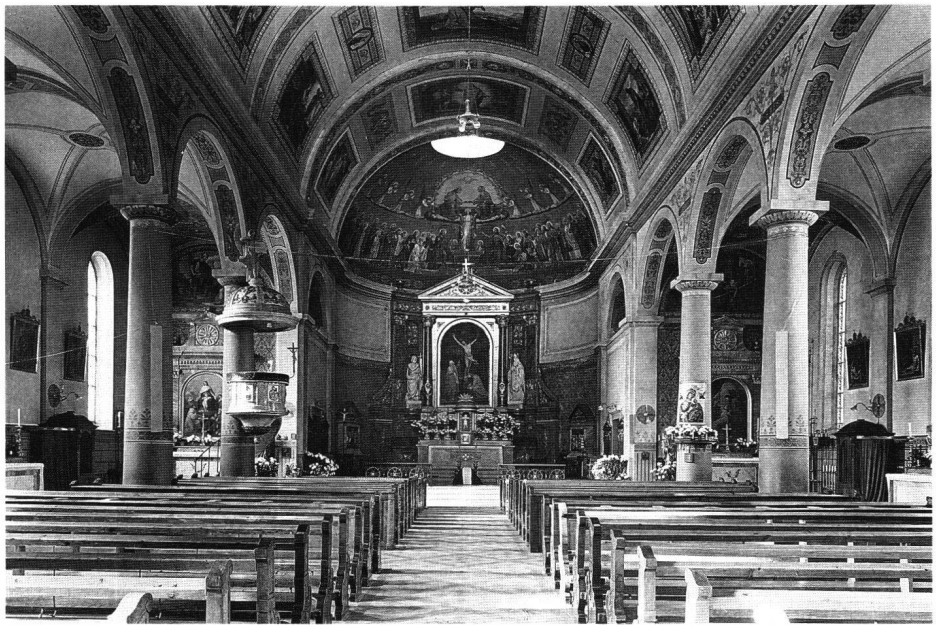

Fig. 18 Galgenen, église catholique (1821-1825), par Hans Conrad Stadler, architecte. Vue de la nef en direction du chœur, état en 1965.

Cette époque voit s'élever également sur sol helvétique quelques rares exemples d'une typologie voisine, qualifiée parfois aussi de «basilicale», avec des églises à trois nefs dont celle du centre, voûtée en berceau, est plus ou moins surélevée, dérivant d'un système adopté à Saint-Philippe du Roule à Paris vers 1765.[174] Ainsi, dans le canton de Fribourg, l'église de Belfaux (1841-1852), œuvre monumentale due à Fidel Leimbacher, du Vorarlberg mais établi dans le Freiamt puis à Lucerne[175], et, plus anciennement, dans le canton de Schwytz, l'église catholique Saint-Martin de Galgenen, bâtie en 1821-1825 par l'architecte Hans Conrad Stadler. On a souligné déjà, en évoquant Notre-Dame de Lorette à Paris (1823-1836)[176], l'influence française qui se manifeste dans l'édifice schwytzois, mais la référence parisienne présente une colonnade à entablement, alors que l'église de Galgenen possède une nef principale dont la voûte en berceau retombe sur des arcades (fig. 18). A cette époque, ces arcades intérieures étaient assez rares en France, selon Hautecœur[177]; on leur préférait la simple architrave, bien que, pour certains théoriciens, l'arcade fût plus naturelle que l'arc en platebande simulant une poutre horizontale.[178]

En France voisine, ce type d'édifice à trois nefs, qu'il soit véritablement basilical ou non, se rencontre assez communément, ne serait-ce que dans le Pays de Gex avec la très élégante église de Ferney-Voltaire (1825-1826) par Jean-Marie Pollet[179], ou dans le département du Jura à l'église de Morez (1820-1827), bâtie d'après les plans de l'architecte bisontin Denis-Philibert Lapret.[180] Inspiration éminemment française, dira-t-on, non sans raison. Mais la situation est la même en Savoie, alors largement ouverte sur l'Italie, puisqu'elle appartient au royaume de Sardaigne. On peut y énumérer une douzaine d'églises néo-classiques à peu près contemporaines et comparables à celle d'Yverdon: à Bassy (1824), Tanninges (1825-1829, archit. Prosper Dunant), Viuz-en-Sallaz (1832-1837, archit. Louis Ruphy), Rumilly (1836-1843, archit. Ernesto Melano), Moye (1837, archit. L. Ruphy), Cessens (1838), Chilly (1840-1843), Menthonnex-sous-Clermont (1841-1846), Lugrin (1842-1844), Viry (1843-1844), Vailly (1844, archit. E. Melano), Saint-Etienne-de-Cuines (1844), Entremont (1844-1850)...[181]

A cette époque, les échanges entre le Pays de Vaud et la Savoie sont intenses. Il suffit de rappeler l'abondante main d'œuvre savoyarde (constituée essentiellement de catholiques), occupée dans la viticulture aussi bien que dans la construction, ou les étroites relations, par l'intermédiaire du clergé, entre les paroisses des deux rives du Léman (voir Morges, Rolle[182], ou le tableau d'Yverdon vendu en 1848 à l'église d'Habère-Poche). Perregaux lui-même a eu l'occasion de construire sur la rive savoyarde l'Hôtel de ville de Thonon (1820-1830) ainsi que des édifices privés.

Donc, si le type d'église basilicale est fort rare en Suisse à cette époque, on peut relever qu'à Lausanne et à Yverdon sa présence est due peut-être à des contacts savoyards. Les deux communautés de la diaspora catholique en Pays de Vaud se distancent ainsi de l'architecture à vaisseau unique (sens longitudinal ou transversal) si largement utilisé par les protestants et par les catholiques fribourgeois ou valaisans, majoritaires. De cette manière, ces jeunes paroisses vaudoises affichent leur spécificité par rapport à la confession dominante, non seulement d'un point de vue typologique, mais également sur le plan artistique. Comme à Ferney en

1825, il s'agissait sans doute de contrebalancer la présence d'un temple protestant qui, «par l'élégance de son intérieur, attire un certain nombre de catholiques dont la foi peut être ébranlée»[183]; faut-il rappeler que non seulement Lausanne, avec son ancienne cathédrale, mais qu'Yverdon aussi possédait alors déjà un temple remarquable, comptant parmi les chefs-d'œuvres de l'architecture réformée en Suisse?[184]

Durant les années 1920–1930, on a enrichi parfois les lieux de culte d'un décor peint, comme à Bottens, à Nyon, à Yverdon entre autres; mais le mobilier et l'aménagement ancien ont alors été en général respectés. Il en est allé différemment après les réformes liturgiques de Vatican II, réformes qui coïncident avec une recherche de sobriété, une esthétique du dépouillement. L'aspect global de l'œuvre architecturale, c'est à dire l'étroite complémentarité entre l'édifice, son décor et son mobilier, est passé en arrière-plan. Trop d'églises ont fait les frais de ces modernisations brutales et irréversibles, qui ne tiennent pas compte du caractère passager des modes esthétiques. De fait, trente ans après la mutilation intérieure de l'église d'Yverdon, les communes de cette paroisse, l'Etat de Vaud et la Confédération envisagent de restaurer dans la mesure du possible cet édifice en lui restituant, si ce n'est le mobilier liturgique à tout jamais disparu, tout au moins son crépi et son décor mouluré . . .[185]

NOTES

Remerciements. Je remercie chaleureusement toutes les personnes qui ont facilité ce travail; leur aide précieuse sera signalée en notes; mais je mentionnerai tout particulièrement, à Fribourg: M. Fernand Bussard, archiviste à l'Evêché, ainsi que MM. Hermann Schöpfer et Ivan Andrey à l'Inventaire du patrimoine; à Yverdon: M. Louis Vuille, antiquaire, MM. Jacques et Daniel de Raemy, respectivement ancien membre du Conseil de paroisse et chercheur en histoire de l'architecture; à Innsbruck: M. Gert Ammann, directeur du *Tiroler Landesmuseum Fernandeum.* Enfin, ma gratitude va à M. Georg Germann, directeur du Musée d'histoire de Berne et grand connaisseur de l'histoire et théorie de l'architecture, pour ses conseils amicaux et sa relecture critique.

1 Louis Junod, *Mémoires de Pierrefleur,* Lausanne 1933, p. 144; texte cité par Marcel Grandjean, *Les Temples vaudois. L'architecture réformée dans le Pays de Vaud* (= Bibliothèque historique vaudoise 89), Lausanne 1988, p. 24 et 540, n. 3.

2 L. Weyeneth, *Histoire de la paroisse catholique d'Yverdon, des origines à nos jours,* dans: Bulletin de la paroisse catholique d'Yverdon, 1941 (aimable communication de M. Jacques de Raemy). G[eorges] K[asser], *Notes d'histoire locale: L'église paroissiale Notre-Dame d'Yverdon,* dans: Journal d'Yverdon (s.d. coupure aux Archives de la paroisse catholique d'Yverdon [citées désormais: APCY]); du même auteur, *Yverdon. Histoire d'un sol et d'un site avec la cité qu'ils ont fait naître,* Eburodunum vol. 1, Yverdon 1975, p. 74.

3 Jean-Anne-Cosson De Guimps (1753–1819) baron, maréchal de camp, grand-maître des eaux et forêts en Saintonge. Emigra à Yverdon en 1792 *(Dictionnaire historique et biographique de la Suisse* 3, Neuchâtel 1926, p. 700); Archives de l'Evêché, à Fribourg (citées désormais A. Ev.), lettre du baron de Guimps à l'évêque, 5 déc. [1809?]; Archives cantonales vaudoises (citées désormais ACV), K XIV 383, Pétition au Petit Conseil, du 15 mars 1810, signée De Guimps, Flury et Domange. Sur la famille de Guimps, voir aussi Léon Michaud, *Yverdon à travers son passé,* Yverdon 1969, p. 151.

4 ACV, K XIV 383, 15 mars 1810.

5 ACV, K XIV 383, 23 févr. 1819.

6 ACV, K XIV 383, 5 févr. 1819, lettre du pasteur David-Moïse Rochat au Conseil d'Etat.

7 Ibidem.

8 ACV, K XIV 383, Tableau des familles catholiques établies à Yverdon au 17 févr. 1819, visé par Flaction, secrétaire de la Municipalité d'Yverdon.

9 Ni Knusert, ni Tenhouten ne figurent comme propriétaires dans les registres cadastraux d'Yverdon (ACV, GF 387/2, 385/5).

10 ACV, K XIV 383, 11–12 juill. 1822.

11 1) la Sainte Croix de Notre Seigneur; 2) saint François de Sales et sainte Jeanne-Françoise de Chantal; 3) saints Pierre et Paul; 4) saint Charles Borromée; 5) saint Jean-François Régis; 6) saint Antoine de Padoue; 7) saint Dominique et saint François d'Assise; 8) saint François Caracciolo: A. Ev., lettre à Antoine Tenhouten, par Robert Gradwell, Rome, le 12 juill. 1824.

12 ACV, K XIV 383, 22–29 juill. 1831.

13 A. Ev., lettre du marquis de Vaudreuil à l'évêque, du 17 déc. [1832?]; Monique Fontannaz / Anne Dupasquier, *Le domaine de Champittet à Cheseaux-Noréaz, VD* (= Guides de monuments suisses 37/367), Berne 1985, p. 10. En 1850, le marquis de Vaudreuil, décédé à Champittet, fait à Mgr Etienne Marilley, évêque de Lausanne et Genève, un legs de 20 000 francs, à utiliser notamment pour la fondation d'une école catholique à Yverdon (APCY).

14 A. Ev., Rapport fait à l'évêque par le professeur Moullet, directeur du séminaire, s.d. [1832]; ibidem, lettre de L. Christin-Perceret à l'évêque, 29 janv. 1832.

15 ACV, GEA 387, f° 35.

16 ACV, K III 10/112, Procès-verbaux du Conseil d'Etat, p. 296, 29 mars 1832; p. 431, 3 mai 1832; A. Ev., Extrait des archives du Tribunal d'Yverdon, vente à Justin Contesse, 22 sept. 1837.

17 Né à Fribourg le 1er janvier 1800. – Après ses études au Collège Saint-Michel de Fribourg, il acquiert sa formation théologique à Rome, où il est élève du Collège Germanique; il y devient docteur en théologie et en droit canon. – Ordonné prêtre à Rome le 28 mai 1825. – Après son retour en Suisse, Antoine Kilchör est chapelain-vicaire à Semsales (1827–1828), vicaire à Bottens (1828–1832), puis durant quelques mois, en 1832, attaché à l'église Notre-Dame de Fribourg. – Nommé curé d'Yverdon en 1832, il célèbre la première messe paroissiale le 3 juin 1832 dans la chapelle savoyarde du château d'Yverdon. – Appelé à Fribourg le 24 mai 1833 comme chanoine de la Collégiale de Saint-Nicolas, il conserve cette

charge jusqu'à sa mort en 1882, malgré un déplacement à Lucerne de 1844 à 1845, où il est créé Protonotaire Apostolique et chancelier de la Nonciature Apostolique en Suisse (alors fixée à Lucerne). De 1845 à 1858, il œuvre comme «curé de ville» (Saint-Nicolas) à Fribourg; il doit résigner cette charge en 1858 en raison de son état de santé; devenu doyen du Chapitre de Saint-Nicolas à Fribourg, il meurt le 28 février 1882 *(Nouvelles Etrennes fribourgeoises,* 1883, et P. APOLLINAIRE DELLION, *Dictionnaire historique et statistique des paroisses catholiques de Fribourg,* vol. 5, Fribourg 1886, p. 352).

18 ACV, K XIV 383, 9 mai 1832.

19 AC Yverdon, Ab 14, Reg. Mun., p. 430, 27 janv. 1832 et p. 439, 10 févr. 1832 (Aimable communication de Daniel de Raemy); A. CROTTET, *Histoire et annales de la ville d'Yverdon depuis les temps les plus reculés jusqu'à l'année 1845,* Genève 1859, p. 567; Notes Paul Zali du 25 janv. 1833 et 11 déc. 1836 (APCY).

20 ACV, K XIV 383, 5 déc. 1833; ACV, K XIV 383, 26 févr. 1834.

21 ACV, K XIV 383, 3 mars 1834; P. APOLLINAIRE DELLION (cf. note 17), p. 353.

22 ACV, K XIV 383: cette liste de signatures par laquelle «Les soussignés catholiques attestent leur contentement de Mr Queloz actuellement curé desservant à Yverdon» est conservée. Elle porte les paraphes de 45 paroissiens, parmi lesquels on trouve plusieurs italiens, les Grazzi, Nicola, Bugini, Benetti, mais aussi la signature du marquis de Vaudreuil, de A. Flaction, née Tenhouten, de Marie Bellenot et du colonel Gachter.

23 ACV, K XIV 383, 26 févr. 1834; ACV, K XIV 383, 5 mars 1834.

24 Archives communales d'Yverdon, Ab 16, Procès-verbaux de la Municipalité, p. 112, 28 août 1835 (aimable communication de MM. Jacques et Daniel de Raemy). Ce collège, anciennement propriété de l'Hôpital, est acquis en 1837 par la commune, puis en 1838 par Rod. Pavid-Paschoud: ACV, GF 387/2, f° 277, 280, 328.

25 Archives communales d'Yverdon, Ab 16, Reg. Mun., pp. 465, 475 (aimable communication de Daniel de Raemy).

26 Voir son portrait photographique dans: *Paroisse catholique Saint-Pierre, Yverdon-les-Bains, 1841-1891,* Yverdon 1991, p. 13.

27 Le 9 nov. 1836, C. Queloz s'est engagé à prélever, en faveur de Placide Longchamp, 3000 francs sur le produit de ses quêtes, à condition que le vicaire de ce dernier, Pierre Corboud, lui soit prêté comme desservant durant son absence, et que le curé de Bottens abandonne à celui d'Yverdon le Midi de la France, où tous deux voulaient aller recueillir de l'argent. Des difficultés s'élèveront par la suite pour le remboursement de cette somme, car Pierre Corboud, en refusant de s'occuper des questions relatives à la construction de la chapelle d'Yverdon, ne donna pas entière satisfaction à C. Queloz. A. Ev., lettre de C. Queloz du 3 nov. 1836, et lettre de Placide Longchamp, du 21 juin 1837.

28 Bulletin de la paroisse catholique d'Yverdon, 1941 (très aimable communication de M. Jacques de Raemy, qui attribue ces articles, non signés, à l'abbé Roulin).

29 Il faut rappeler ici les étapes de ces périples, pour illustrer les efforts considérables du curé, mais aussi pour donner une idée des innombrables références culturelles que ces voyages ont pu lui apporter: ainsi, en hiver 1835, il parcourt la *France* et la *Belgique.* Les villes suivantes sont visitées: Besançon, Dijon, Autun, Orléans, Troyes, Sens, Belley, Bourg-en-Bresse, Lons-le-Saunier, Saint-Claude, Chambéry, La Roche-sur-Foron, Bonneville, Lyon, Paris, Versailles, Lille, Roubaix, Tourcoing, Cambrai, Arras, Douai, Valenciennes; en Belgique, Mons, Namur; puis, dans le Midi, Avignon, Nîmes, Alès, Uzès, Marseille, Montpellier, Béziers, Castelnaudary, Toulouse, Castres; enfin encore Paris, Meaux, Nantes, Bernay, et Beauvais. - Un autre livre de quêtes, sans date, documente un voyage à Rouen, Yvetot, Doudeville, au Havre, Saint-Valéry, Dieppe, Eu, Aumale et Fécamp. (APCY, Livre de collecte muni d'une recommandation épiscopale du 6 nov. 1835, donnant les résultats de quêtes en France.) - Une collecte en *Hollande* est connue surtout par une lettre envoyée de Nimègue en août 1839, dans laquelle le curé Queloz écrit: «Il y a un mois que je suis en Hollande et j'y ai recueilli Fr. 5000.-. Ce fut un Jésuite d'Anvers, ou plutôt la div. Providence qui me suggéra d'y venir. Je n'en avais eu auparavant aucune idée.» (A. Ev., lettre du 18 août 1839. Voir aussi «Le centenaire de l'église catholique d'Yverdon», dans: La semaine catholique de la Suisse romande n° 26, 26 juin 1941, aimable communication de M. F. Bussard, archiviste de l'Evêché à Fribourg.) - Il relate également la profonde impression que lui a laissé la visite de la maison natale de saint Canisius et l'on a pu voir là l'origine de sa vocation religieuse qui le poussera par la suite à entrer dans l'ordre des Rédemptoristes. - En janvier 1840, C. Queloz est à Munich où sa majesté le roi de *Bavière* le reçoit fort aimablement. La quête dans les principales villes du royaume ne s'annonçant pas très brillante, le ministre de l'intérieur suggère une collecte dans les églises, durant la période de carême. Avec l'approbation du roi, une formule explicative en allemand est imprimée tout exprès dans ce but (A. Ev., lettre de C. Queloz, 17 janv. 1840). - En 1839-1840, encore, le curé parcourt l'*Autriche-Hongrie* et l'*Italie,* visitant les villes et régions suivantes: Vienne (où il bénéficie de la générosité de nombreux membres de la famille impériale), Innsbruck, Salzbourg, Linz, Budapest; puis Vazze (Vasvar?), Westprime (Veszprém) et Sabarie (Sarwar), toujours en Hongrie, pour continuer par Graz, Presbourg (act. Bratislava), Praque, puis Milan, Pavie, Côme, Bergame, Lodi, Plaisance, Parme, Reggio, Modène, Ferrare, Venise, Vicence, Vérone, Brescia et Crémone. (APCY, Livre de collecte en Autriche-Hongrie et en Italie, en 1839-1840.) - L'année suivante, un nouveau voyage en Italie commence par Turin (où l'on mentionne le don, par le roi Charles-Albert de Sardaigne, du tableau de la *Bienheureuse Loyse de Savoie);* il continue par Pignerol, Cuneo, Mondovì, Ceva, Savone, Finale, Albenga, Oneglia, San Remo, Nice, Gênes, Tortona, Voghera, Novi Ligure, Alessandria, Acqui Terme, Valenza, Casale Monferrato, Moncalvo, Asti, Alba, Cherasco, Bra, Savigliano, Fossano, Saluces, Ivrée, Biella, Vercelli, Novare, Vigèvano, Avona, Intra. (APCY, Livre de collecte 1840-1841, voyage en Italie.)

30 ACV, K XIV 383, 4 déc. 1834.

31 APCY, Livre des recettes et dépenses pour le culte catholique de la chapelle d'Yverdon, 1832-1861.

32 LÉON MICHAUD (cf. note 3), p. 147.

33 A. Ev., Acte de revers, du 13 nov. 1835; ACV, GF 387/2, f° 342. En 1837, quelques parcelles de cette propriété du côté du chemin de la Plaine sont vendues à Justin Contesse, Jean Jordan et Louis Landry. ACV Gb 387 b 1 (plans 1838) vol. 1, f° 2. A. Ev., Extrait des archives du Tribunal d'Yverdon, vente à J. Contesse, 22 sept. 1837.

34 A. Ev., lettre du curé Queloz à l'évêque, s.d. (cotée 18/3): «nous lui devons déjà (à Monsieur Landry) quelques cents francs pour les plans qu'il nous a faits».

35 *Les Monuments d'Art et d'Histoire du canton de Vaud,* 1, La ville de Lausanne: introduction, extension urbaine, ponts, fontaines, édifices religieux (sans la cathédrale), hospitaliers, édifices publics (I), par MARCEL GRANDJEAN, Bâle 1965, pp. 291-294.

36 APCY, Facture H. Perregaux pour 1838 (c'est sans doute par un lapsus que Perregaux a inscrit le millésime de 1836 en tête

de cette facture, car les prestations qu'il mentionne sont relatives à 1838).

37 APCY, Factures H. Perregaux pour 1836–1838.

38 A. Ev., lettre d'Henri Perregaux, 16 août 1837. Si l'architecte lyonnais Claude Cathelin a effectivement fourni un projet pour Nyon en 1836, cette église a cependant été construite entre 1837 et 1839 sur des plans plus simples de Ferdinand Favre. Cf.: PAUL BISSEGGER, *Le moyen-âge romantique au Pays de Vaud, 1825–1850* (= Bibliothèque historique vaudoise 79), Lausanne 1985, pp. 100–104.

39 ACV, K XIV 383, 30 août 1837; APCY, facture Louis Landry «pour la pose de la 1ère pierre, avoir entaillé pour la boëte dans le roc, cimentage et cramponage en croix». Cette première pierre a été exécutée selon le modèle de celle de Nyon (1837). Pour la description de cette dernière, ainsi que de l'inscription qui l'accompagne, voir A. Ev., lettre du curé Rossiaud, 31 juill. 1837).

40 A. Ev., lettre d'Henri Perregaux, 21 déc. 1837.

41 A. Ev., lettre de l'évêque, 21 février 1838.

42 A. Ev., lettre d'Henri Perregaux, 6 mars 1838.

43 A. Ev., lettre d'Henri Perregaux, 12 mars 1838.

44 A. Ev., lettre d'Henri Perregaux, 12 mars 1838.

45 A. Ev., Supplique non datée des préposés de la paroisse d'Yverdon. Demande acceptée par l'évêque le 31 mars 1838.

46 A. Ev., lettre d'Henri Perregaux, 13 avril 1838; apparemment, le projet ne prévoit alors que trois fenêtres hautes dans le chœur; en réalité, cinq baies seront réalisées.

47 APCY, Facture H. Perregaux pour 1837–1838.

48 APCY, Cartable de plans adressé «à M. l'abbé Queloz, prêtre à Montet», s.n., s.d. Quatre plans de l'église (plan, façade principale et deux coupes), accompagnés de trois plans pour la cure. Sans doute les premiers de ces documents sont-ils les «quatre plans à petite échelle pour l'église» du 11 octobre [1838] mentionnés par la facture H. Perregaux (APCY).

49 APCY, Compte général des dépenses; ibidem, factures de ces divers artisans.

50 Jean Enguel réalise le grand portail devant la chapelle, la balustrade de l'escalier montant à la tribune, la porte de la table de communion, devant le chœur (APCY, Notes du serrurier Jean Enguel).

51 Clefs, charnières, tringles, loquets à poignées, barreaux, crampons, etc. par Alexandre Specht (APCY).

52 APCY, Registre des dépenses pour le culte catholique de la chapelle d'Yverdon, p. 12.

53 APCY, Notes de Paul Zaly, menuisier; ibidem, registre des dépenses pour le culte catholique de la chapelle d'Yverdon, p. 20.

54 PAUL BISSEGGER (cf. note 38), p. 124.

55 APCY, Notes Antoine Gamba. Henri Perregaux ne rédige «un rapport au sujet des défauts de la chaire» qu'en novembre 1840 et le Registre des dépenses pour le culte catholique de la chapelle d'Yverdon (pp. 19–20) ne mentionne des paiements pour la chaire qu'au début de septembre 1841 (APCY).

56 APCY, Notes Antoine Gamba.

57 APCY, Convention du 12 août 1839; ibidem, Registre des dépenses..., pp. 13–14.

58 APCY, Registre des dépenses pour le culte catholique de la chapelle d'Yverdon, p. 20; tableaux de Xavier Chappuis à l'église de Montfaucon dans les Franches Montagnes, ainsi que d'autres, provenant de Bellelay, mais placés actuellement dans l'église de Saignelégier *(Kunstführer durch die Schweiz,* 5e éd., Berne 1982, pp. 873–874).

59 APCY, facture Henri Perregaux 1838–1841.

60 A. Ev., «Dessin des autels collatéraux pour l'église catholique d'Yverdon», s. d., par Louis Doret.

61 APCY, Registre des dépenses pour le culte catholique de la chapelle d'Yverdon, pp. 8, 18; ibidem, Convention du 14 nov. 1840, avec facture acquittée le 13 août 1841.

62 *Le centenaire de l'église catholique d'Yverdon,* dans: La semaine catholique de la Suisse romande, 26 juin 1941, p. 405.

63 APCY, Convention du 14 nov. 1840.

64 APCY, Notes Louis Doret marbrier; note G. Trosset, 24 août 1841. Ce couvercle des fonts baptismaux a malheureusement été volé en avril 1992!

65 ACV, PP 127/27 Archives de la paroisse catholique de Bottens: Engagement de Monnet père, 6 déc. 1838; A. Ev., Notes d'ouvrages, par Monnet vitrier, 16 nov. 1839.

66 A. Ev., lettre d'Henri Perregaux, 8 juin 1840.

67 A. Ev., lettre d'Henri Perregaux, 8 juin 1840.

68 A. Ev., lettre d'Henri Perregaux, 8 juin 1840.

69 A. Ev., lettre d'Henri Perregaux, 8 juin 1840.

70 A. Ev., lettre du curé Queloz, 29 juin 1840.

71 APCY, Notes Henri Perregaux.

72 A. Ev., lettre du curé Queloz, 29 juin 1840.

73 A. Ev., arbitrage du 16 juin 1840; lettre d'Henri Perregaux, 25 juin 1840.

74 A. Ev., lettre de Louis Perceret, 13 juill. 1840. – C. Queloz démissionne de la paroisse d'Yverdon en février 1844. De 1844–1845, il est aumônier de la communauté des Sœurs du Sacré-Cœur, communauté réfugiée de France qui se trouvait installée au château de Montet (Broye, FR). – Entré dans l'ordre des Rédemptoristes à quarante-quatre ans, il fait de 1846 à 1847 son noviciat au couvent de Bischenberg (non loin de Strasbourg), puis professe ses vœux religieux le 1er octobre 1847. Parti pour Rome en 1850, il devient vice-procureur des Rédemptoristes, puis procureur général et Postulateur des causes de béatification. – En 1857, le révérend Queloz se souvient de son ancienne paroisse d'Yverdon, où il fonde une messe basse annuelle *«pro benefactoribus et defunctis parrochiae catholicae ebrodunensis»,* ainsi que par une donation en faveur de l'école catholique. (Lettre à Mgr Marilley, datée de Rome, le 4 janvier 1857, A. Ev., aimable communication de M. F. Bussard, archiviste.) – Il décède le 30 janvier 1882 à Rome, où il est inhumé dans l'église de Notre-Dame-du-Perpétuel-Secours.

75 A. Ev., Fribourg: lettre de consécration, établie le 1er octobre 1841 (aimable communication de M. F. Bussard, archiviste).

76 Crescent, évêque et martyr sous Trajan. Disciple de saint Paul, missionnaire en Galatie ou en Gaule. Vienne (département de l'Isère) le reconnaît comme fondateur de son église. Fête le 27 juin.

77 Gaudens, martyr (v. 472? – v. 485?). Berger de Comminges, il aurait été décapité par des Wisigoths ariens. Fête le 30 août.

78 A. Ev., Inventaires de 1851, 1855, et surtout 1875 (le plus détaillé), 1883.

79 PAUL BISSEGGER (cf. note 38), p. 97.

80 *Les Monuments d'Art et d'Histoire du canton de Vaud,* 1 (cf. note 35), p. 294.

81 PAUL BISSEGGER (cf. note 38), p. 109, 175, n. 272.

82 On a vu que les stalles sont prévues dès l'origine par l'architecte Perregaux (un plan du chœur montrant l'autel et les stalles est envoyé à l'Evêché en février 1840, voir APCY, Notes Perregaux). Ces stalles toutefois n'ont pas été exécutées, en un premier temps. On trouve la mention, en 1850, d'un don de 24 francs «pour les stalles» (APCY, Livre des recettes et dépenses pour le culte catholique de la chapelle d'Yverdon). Ce mobilier a dû être établi peu après.

83 Bien que remanié considérablement en 1964 par G. Antoniazza, l'autel actuel réutilise des marbres caractéristiques de l'atelier Doret, à savoir le Châble rouge, le gris de Roche, le

Saint-Triphon noir et la brocatelle violette d'Espagne. Sur ces matériaux, voir: PAUL BISSEGGER, *Noir, brun, rouge, violet et jaspé, les marbres du Chablais vaudois,* dans: Von Farbe und und Farben. Albert Knoepfli zum 70. Geburtstag, Zurich 1980, pp. 79–84.

84 APCY, Registre des recettes et dépenses pour la construction de l'église catholique d'Yverdon, p. 14.

85 Pour toutes les dimensions de ces tableaux, nous nous référons aux chiffres donnés par Gisèle Favre-Bulle, Martigny, dans son devis de restauration de mai 1991.

86 Cet artiste a peint en 1723–1724 un cycle de tableaux illustrant des religieux augustins, œuvres conservées actuellement dans les églises fribourgeoises de Farvagny-le-Grand et de Wünnewil. Ces derniers tableaux portent les armoiries et le nom des donateurs. Les peintures conservées à Yverdon étaient certainement «personnalisées» de la même manière, mais ont été assez fortement retouchées au XIXe siècle (très aimable communication de M. Ivan Andrey, Inventaire du patrimoine religieux, Fribourg).

87 A. Ev., Inventaire 1875, tableaux se trouvant à l'église et dans les sacristies: «1 tableau de maître-autel, représentant notre Seign. J.-C. et les douze apôtres peint sur toile à l'huile par [blanc]; - 1 tableau de l'Assomption qui était auparavant dans une chapelle du Palais des Tuileries à Paris avant qu'elle fut convertie en chapelle luthérienne lors du mariage du duc d'Orléans. On a dit que ce tableau a été peint par une des princesses ses sœurs; - 1 tableau de la Bienheureuse Louise de Savoie donné par sa majesté Charles Albert roi de Sardaigne. Ce tableau a remplacé celui de St François de Sales vendu en 1848 à l'église neuve d'Habère-Poche en Savoie pour la somme de 300 francs; - 4 tableaux des 4 évangélistes à côté des deux autels latéraux; - 1 tableau de la descente de la Croix (très beau); 1 tableau du Crucifix; - 1 tableau de St Charles Borromée (très beau); - 1 tableau de Ste Philomène; - 1 tableau de la Nativité; - 1 tableau de Ste Marguerite (estimé); - 1 tableau de St Pierre d'Alcantara; - 1 tableau de St Bernardin de Sienne (ces deux derniers tableaux donnés par les RR.PP. Cordeliers à Fribourg); - 14 estampes des stations du chemin de la croix; - 1 tableau du baptême de N.S. aux fonts baptismaux; - 1 tableau de St Pierre (tableau d'autel lorsqu'on faisait le service au château de la ville); - 2 tableaux des Sacrés Cœurs; - 1 tableau de la Sainte Famille; - 1 tout petit tableau d'une sainte portant les stigmates; - 2 tableaux de la préparation à la messe et de l'action de grâces; - 1 tableau de St Grégoire pape» (ont été rajoutés, par une autre main, sans doute après 1884: 1 tableau de Notre-Dame du Perpétuel Secours; - 1 tableau de la Vierge avec l'Enfant Jésus).

88 A. Ev. Inventaire 1875, tableaux se trouvant à la cure: «1 tableau du bon pasteur peint sur toile à l'huile par Rosencdanz à Fribourg [sic sans doute pour Rosenkrantz Joseph-Léonard et Pancrace, deux peintres originaires de St-Gall mais domiciliés à Fribourg en 1811, voir: CARL BRUN, *Schweizerisches Künstler-Lexikon,* vol. 2, Frauenfeld 1908, p. 671. - *Les Monuments d'Art et d'Histoire du canton de Fribourg,* 2, La ville de Fribourg [Les édifices religieux] par MARCEL STRUB, Bâle 1956, p. 390. - *Les Monuments d'Art et d'Histoire du canton de Fribourg,* 3, La ville de Fribourg. Les monuments religieux (deuxième partie), par MARCEL STRUB, Bâle 1959, p. 232; - 1 tableau de la Bonne Bergère peint sur toile à l'huile; - 1 tableau de l'Assomption peint à l'huile sur toile; - 1 tableau de l'Annonciation peint à l'huile sur toile; - 1 tableau à l'huile sur toile représentant deux bustes; - 1 tableau sur papier peint à l'huile représentant la présentation de N. S. J.-C.; - 1 tableau de l'Ecce Homo sur toile à l'huile; - 1 tableau du Crucifix sur toile à l'huile; - 1 tableau de la Ste Vierge et de l'Enfant Jésus sur bois à l'huile; - 1 tableau de St Augustin, sur toile à l'huile; - 1 tableau représent la Ste Vierge et St Grégoire, etc. sur toile à l'huile; - 1 tableau représentant la Ste Vierge et l'Enfant Jésus; - 1 image de Ste Magdeleine peinte sur verre; - 1 tableau de la Ste Cène peinte sur papier; - 1 tableau de la Ste Vierge souffrante (en mauvais état); - 1 petit cadre représentant la Ste Cène en relief, blanc; - 1 crucifix en bois dans un salon de Mlles les institutrices; - 1 tableau de St Augustin à l'huile sur toile».

89 Ce tableau s'est trouvé longtemps au-dessus de la porte de la sacristie. Restauré vers 1980 par Jean-Baptiste Dupraz à Rue, à l'initiative du curé d'alors, M. l'abbé Jean-Marie Peiry.

90 «MARIA DV HAST GEHALTEN MIT EMSSIGER ARBAIT DIE GEPOT DER ALLDTEN 1539»: voir Luc 1, 26–38; Matthieu 1, 22–23; 2 Samuel 7, 12–13; Psaume 132, 11 et surtout Esaïe 7, 14.

91 Trautson, écartelé 1/4 Trautson: *d'azur au fer à cheval d'argent;* 2/3 Sprechenstein: *d'argent au coq de sable, crêté, barbé, becqué et patté de gueules...* (Aimable communication de MM. Léon et Michel Jéquier).

92 Madrutz, écartelé 1/4 Madrutz: *bandé d'argent et d'azur* (sur ce tableau l'inverse); 2/3 Sparnberg (Tyrol): *de sable au mont de 5 coupeaux alaisé d'argent, chargé d'un chevron de gueules* (armes parlantes). Sur le tout, Montfort: *d'or au gonfanon de gueules* (ici le gonfanon remplit l'écusson). LEON et MICHEL JEQUIER, *Armorial Neuchâtelois,* Neuchâtel 1944, pp. 46–47: Jean Frédéric de Madrutz († 1586), comte d'Avy, marquis de Soriana et d'Ammeville, d'une des plus importantes familles de Trente (Italie), a épousé, à Milan en 1567, Isabelle de Challant, qui lui donna des droits à la succession de Valangin. Voir aussi: *Dictionnaire historique et biographique de la Suisse,* I, Neuchâtel 1921, p. 487.

93 «Freiherr zu Sprechenstein und Schroffenstein, Erbmarschall der fürstlichen Grafschaft Tirol, Landeshauptmann an der Etsch, Geheimer Rat, Verwalter des obersten Hofmeisteramtes, Oberster Hofmarschall», voir: R. SPECHTENHAUSER, *Behörden- und Verwaltungsorganisation Tirols unter Ferdinand I. in den Jahren 1520–1540,* thèse non imprimée, Innsbruck 1975, pp. 115–118. - H. RIZZOLLI, *Behörden- und Verwaltungsorganisation Tirols unter Ferdinand I. in den Jahren 1540–1564,* thèse non imprimée, Innsbruck 1975, pp. 76–79 (très aimable communication de M. Senatsrat Univ.-Doz. Dr. Franz-Heinz Hye, directeur des archives de la ville d'Innsbruck).

94 Au début du XVIe siècle, Bernhard Strigel, peintre de la cour de l'empereur Maximilien Ier, utilise, pour ses portraits, des éléments de structure analogue, le muret du fond apparaissant toutefois souvent comme un rebord de fenêtre: GERTRUD OTTO, *Bernhard Strigel,* Munich et Berlin 1964, fig. 125–126, 130–131. - GÜNTHER HEINZ / KARL SCHÜTZ, *Porträtgalerie zur Geschichte Österreichs von 1400 bis 1800* (= Katalog der Gemäldegalerie, Kunsthistorisches Museum), Vienne 1976, fig. 23–24.

95 MARGUERITE PRINET, *Le damas de lin historié du XVIe au XIXe siècle* (Publications de la Fondation Abegg, Berne), Fribourg 1982, fig. 22–23.

96 J. ITEN-MARITZ, *Enzyklopädie des Orientteppichs* (2e éd.), Zurich/Herford 1977, «Antike Teppiche auf Bildern»; *Tout l'œuvre peint de Mantegna* (Introduction par YVES BONNEFOY, documentation par NINY CARAVAGLIA), Flammarion 1978: (la Vierge et l'Enfant entourée d'anges, Vérone, San Zeno, vers 1460). - GIULIO CARLO ARGAN, dir., *Storia dell'arte classica e italiana,* vol. 4 (Florence) 1983, p. 113. - JAMES SNYDER, *Northern Renaissance Art. Painting, Sculpture, the graphic Arts, from 1350 to 1575,* New-York 1985, pp. 111, 183, et pl. 31–32, 68.

97 ERICH EGG, *Kunst in Tirol. Malerei und Handwerk,* Innsbruck/Vienne/Munich 1972, pp. 126-127.

98 JOHN STEER, *Alvise Vivarini: his art and influence,* Cambridge 1982.

99 PIETRO ZAMPETTI, *Carlo Crivelli,* Florence 1986. - SANDRA MOSCHINI MARCONI, *Gallerie dell'accademia di Venezia, opere d'arte dei secoli XIV e XV,* Rome 1955, fig. 163. - RODOLFO PALLUCCHINI, *Giovanni Bellini,* Milan 1959, p. 129 et fig. 14.

100 JOHN STEER (cf. note 98), p. 110.

101 *Tiroler Landesmuseum Fernandeum, Neuerwerbungen 1938 bis 1939, Vorgeschichtliche Funde, Plastik, Gemälde, Kunstgewerbe,* Innsbruck, juill.-août 1939, pp. 66-67. - ERICH EGG, *Gotik in Tirol. Die Flügelaltäre,* Innsbruck 1985, pp. 438-439 (très aimable communication de M. Univ.-Doz. Dr. Gert Ammann, directeur du Tiroler Landesmuseum Fernandeum).

102 ANTHONY BLUNT, *The paintings of Nicolas Poussin,* Londres 1966, pp. 63-64, no 92, fig. 92. - DORIS WILD, *Nicolas Poussin, Katalog der Werke,* Zurich 1980, p. 146, ill. 159.

103 A. Ev., lettre de C. Queloz, 29 déc. 1837 (lettre à laquelle il manque malheureusement un feuillet) et Inventaire 1875.

104 *Vie de la bienheureuse Louise de Savoie; écrite par une religieuse du monastère d'Orbe, contemporaine de la Sainte* (texte attribué à CATHERINE DE SAULX, et publié par le comte SOLAR DE LA MARGUERITE), Turin 1840.

105 FERNANDO MAZZOCCA, *Ritratti illustri e dinastici nella Galleria del Daniele, ritratti storici nella Sala del Caffè,* dans: ENRICO CASTELNUOVO / MARCO ROSSI publ., Cultura figurativa e architettonica negli Stati del Re di Sardegna (1773-1861), (catalogue de l'exposition de Turin, mai-juin 1980), vol. 1, pp. 413-417, surt. p. 415.

106 FERNANDO MAZZOCCA (cf. note 105), p. 413.

107 ENRICO CASTELNUOVO, *Il gusto neogotico,* dans: Cultura figurativa (cf. note 105), vol. 1, pp. 319-331. - ENRICO CASTELNUOVO, *Hautecombe: un paradigma del gothique Trobadour,* dans: Giuseppe Japelli e il suo tempo, Padoue 1982, pp. 121-136.

108 Ce tableau de Marabotti a apparemment servi de modèle au graveur de la vignette illustrant, en rendu inversé, une seconde édition de la vie de la sainte: *Vie de la très haulte, très puissante et très illustre Dame, Madame Loyse de Savoye; religieuse au Convent de Madame Saincte-Claire d'Orbe, escripte en 1507 par une religieuse,* [publ. par A.-M. JEANNERET], Genève 1860. Voir aussi Mgr MARIUS BESSON, *La bienheureuse Loyse de Savoie* (Conférence faite pour la première fois au Casino d'Orbe le 14 février 1929), dans: Discours et lettres pastorales, vol. 5, 1928-1930, Fribourg 1931, pp. 35-57.

109 Bulletin de la paroisse catholique d'Yverdon, 1941, *Le rayonnement de la paroisse;* JACQUES DE RAEMY, *Histoire des paroisses et communautés catholiques du nord vaudois issues de la paroisse-mère d'Yverdon,* manuscr. dactyl. octobre 1984, pp. 12 sq.

110 APCY, Protocole des séances du Conseil de fabrique 1855 à 1952, 12 septembre 1917.

111 Actif notamment à l'église Notre-Dame de Genève (1852 à 1857), à Notre-Dame de Vevey (1869-1872) où il réalise un buste remarquable du Curé Bauer, à Notre-Dame de l'Epine à Berlens (1867), aux églises homonymes, dédicacées à Sainte-Denis et consacrées en 1876 à Châtel-Saint-Denis et à la Tour-de-Trême: voir GEORG GERMANN, *La sculpture néo-médiévale en Suisse romande,* dans: Renaissance médiévale en Suisse romande, 1815-1914. (Plaquette accompagnant l'exposition itinérante organisée par un groupe d'étudiants de l'Université de Lausanne, Section histoire de l'art) Zurich 1983, p. 60; PAUL BISSEGGER, *Notre-Dame de Vevey* (= Guides de monuments suisses publiés par la Société d'histoire de l'art en Suisse 36/357), Berne 1984.

112 APCY, Protocole des séances du Conseil de fabrique, 1855 à 1952, 13 février et 16 mars 1882. L'inscription est la suivante: «A la mémoire du T. R. P. Queloz, Procureur général de la Congrégation du T. S. Rédempteur, mort à Rome le 30 janvier 1882. Il fonda cette église, la première de cette contrée après 300 ans de suppression de notre culte, et resta pendant un demi-siècle l'ami et le soutien de cette paroisse. Si les hommes taisaient ses bienfaits, les pierres de ce temple en parleraient. Luc XIX 40. La paroisse reconnaissante». (Texte publié dans *Le centenaire de la paroisse d'Yverdon,* dans: L'Echo, 28 juin 1941.) Cette plaque de marbre de Saint-Triphon, tronquée de sa partie supérieure, se trouve actuellement à l'entrée de la sacristie.

113 En 1964, le Christ de ce crucifix a été placé sur une nouvelle croix, sur le tref en fer forgé du chœur (aimable communication de M. Jacques de Raemy).

114 Peinture conservée, à l'huile sur toile, s. n., s. d., difficilement déchiffrable en l'état actuel, ayant été recouverte de carton ondulé (aimable communication de Mme Gisèle Favre-Bulle, restauratrice, Martigny).

115 APCY, Livre des recettes et dépenses pour le culte catholique de la chapelle d'Yverdon.

116 APCY, Protocole des séances du Conseil de fabrique 1855 à 1952, 20 janvier et 3 février 1856. A. Ev., Correspondance et convention avec Joseph Horner, 1er avril 1856.

117 APCY, Protocole des séances du Conseil de fabrique 1855 à 1952, 26 octobre 1896. Description et historique de l'instrument, par M. Yves Rechsteiner, organiste, le 4 novembre 1987, en vue d'une restauration des orgues (aimable communication de Mme I. Rechsteiner).

118 APCY, carnet de quête lors d'un voyage en France et en Belgique, avec, en tête, recommandation épiscopale du 6 novembre 1835.

119 Ce calice porte trois poinçons. 1) Tête de Michel-Ange, poinçon de titre apposé par le Bureau de Paris sur les ouvrages d'argent reconnus au 1er titre (950 millièmes), en service entre 1819 et 1838. 2) Tête de Cérès, poinçon de grosse garantie affecté au Bureau de Paris; on l'insculpait sur les gros ouvrages d'argent, à côté d'un poinçon de titre; en service entre 1819 et 1838. 3) Poinçon de Jean-Charles Cahier, orfèvre à Paris, dont les initiales, dans un losange, sont surmontées d'un Jéhovah en caractères hébreux. Marque insculpée sur la plaque de cuivre de 1797-1809. Voir EMILE BEUQUE, *Dictionnaire des poinçons officiels français et étrangers, anciens et modernes,* Paris 1925-1928, pp. 4, 20. - EMILE BEUQUE / M. FRAPSAUCE, *Dictionnaire des poinçons de maîtres-orfèvres français du XIVe siècle à 1838,* Paris 1929 (nouvelle édition Paris 1982), p. 308. (Très aimable communication de M. Hermann Schöpfer, Inventaire du patrimoine artistique, Fribourg.)

120 Ces reliquaires renferment essentiellement des reliques anonymes, intitulées «Saintes reliques», - mais aussi Sainte Euphémie, S. Sixte - ornées de paillettes de diverses couleurs. Au centre, un médaillon blanc, ressemblant à une hostie, représente respectivement deux personnages debout dominés par Jésus (?) dans une mandorle, et un Agneau pascal.

121 A. Ev., Inventaire 1855 et 1875. Joseph Horner (1814-1893) était un ancien moine d'Hauterive, réfugié au couvent de la Fille-Dieu après 1848 (aimable communication de M. Ivan Andrey, Inventaire du patrimoine religieux, Fribourg).

122 Sur une moulure rapportée, en haut à gauche du socle que l'on doit placer à gauche (aimable communication de M. Ivan Andrey, Inventaire du patrimoine religieux, Fribourg).

123 Très aimable communication d'Ivan Andrey.

124 [HERMANN SCHÖPFER], *Trésor de la cathédrale Saint-Nicolas de Fribourg,* Fribourg 1983, p. 133, nº 69.

125 APCY, Registre des dépenses pour le culte catholique de la chapelle d'Yverdon, pp. 11, 17, 20.
126 A. Ev., Inventaire 1851.
127 APCY, Protocole des séances du Conseil de fabrique, 1855 à 1952, 5 août 1875.
128 APCY, Protocole des séances du Conseil de fabrique, 1855 à 1952, 15 juillet 1877, 3 mars 1878.
129 APCY, Protocole des séances du Conseil de fabrique, 1855 à 1952, 11 juillet 1888 et 18 avril 1891.
130 APCY, Protocole des séances du Conseil de fabrique, 1855 à 1952, 19 juillet 1921.
131 APCY, Protocole des séances du Conseil de fabrique, 1855 à 1952, 6 avril, 27 septembre, 21 novembre 1927.
132 A. Ev., correspondance entre l'Evêché et le curé J.-B. Gottofrey, 1927.
133 Coll. M. Jacques de Raemy.
134 APCY, Protocole des séances du Conseil de fabrique, 1855 à 1952, 5 juillet 1929; ces procès-verbaux sont muets sur les travaux de transformation eux-mêmes; ils ne reprennent que le 31 janvier 1930.
135 HENRI HERZIG / LOUIS VUILLE, *Le vieil Yverdon raconté par la carte postale (1890-1920),* Yverdon 1976, pp. 4, 81.
136 Ces vitraux sont visibles sur le bulletin: Denier du culte 1964 (APCY).
137 Sur cet artiste, voir: PIERRE VON ALLMEN, dir., *Théodore Strawinsky,* éditions Galerie suisse de Paris 1964.
138 Sur cet artiste, voir notamment: *Pierre Chevalley, peintures, cinq périodes de travail: 1960-1984* (textes de CHRISTOPHE AMMANN / GERARD LE COATL), Paris 1984.
139 APCY, Correspondance 1965, lettres aux donateurs. Journal d'Yverdon, 14 déc. 1964, *La fin des travaux de restauration de l'église catholique.*
140 *Flevit amare, Claves regni coelorum, Oves meas.*
141 *Paroisse catholique Saint-Pierre, Yverdon-les-Bains, 1841-1891,* Yverdon 1991, pp. 23-25.
142 PAUL BISSEGGER (cf. note 38), passim.
143 *Les Monuments d'Art et d'Histoire du canton de Vaud,* 1 (cf. note 35), pp. 286-287.
144 *Les Monuments d'Art et d'Histoire du canton de Vaud,* 1 (cf. note 35), pp. 291-294.
145 Voir à ce propos: CHRISTOF MARTIN WERNER, *Sakralität. Ergebnisse neuzeitlicher Architekturästhetik,* Zurich 1979; WERNER SZAMBIEN, *Symétrie, goût, caractère. Théorie et terminologie de l'architecture à l'âge classique,* Paris 1986; GEORG GERMANN, *Vitruve et le Vitruvianisme. Introduction à l'histoire de la théorie architecturale,* Lausanne 1991, pp. 220-221.
146 LOUIS HAUTECOEUR, *Histoire de l'architecture classique en France,* vol. 6, Paris 1955, p. 157-158.
147 MARIUS HUDRY / JEAN-MARC FERLEY, *Le dernier grand courant architectural savoyard: les églises néo-classiques sardes (1815-1860),* Chambéry 1986, p. 62 (aimable communication de Marcel Grandjean).
148 HENRI PERREGAUX, *De l'architecture dans le canton de Vaud* [1844-1845], manuscrit inédit.
149 A. Ev., lettre de H. Perregaux, 23 févr. 1844.
150 LOUIS HAUTECOEUR (cf. note 146), vol. 4, Paris 1952, pp. 214-216, 340 sq. et vol. 6, Paris 1955, p. 209.
151 GEORG GERMANN, *Der protestantische Kirchenbau in der Schweiz,* Zurich 1963, p. 37.
152 *Canton de Gy, Haute-Saône* (Images du patrimoine, 24. Inventaire général des monuments et des richesses artistiques de France, région de Franche-Comté), [Besançon] 1986, p. 30.
153 LOUIS HAUTECOEUR (cf. note 146), vol. 3, Paris 1950, p. 385.
154 RENÉ TOURNIER, *Les églises comtoises. Leur architecture, des origines au XVIIIe siècle,* Paris 1954, p. 312.
155 *Les Monuments d'Art et d'Histoire du canton de Fribourg,* 4, Le district du lac (1), par HERMANN SCHÖPFER, Berne/Bâle 1989, pp. 167-178.
156 LOUIS WAEBER / ALOYS SCHUWEY, *Eglises et chapelles du canton de Fribourg,* Fribourg 1957.
157 *Kunstführer durch die Schweiz,* vol. 2, 5e éd., Berne 1982.
158 CHARLES-ANDRÉ MEYER, *La chapelle de l'évêché,* dans: Sedunum Nostrum, 32/1982.
159 GAËTAN CASSINA, *Clochers du Chablais valaisan,* 2e partie, dans: Monthey illustré 36/1979.
160 *Temples de Genève,* Genève 1950; *Temples de la campagne genevoise,* Genève 1955.
161 ARMAND BRULHART et ERICA DEUBER-PAULI, *Arts et monuments. Ville et canton de Genève,* Berne/Genève 1985.
162 EDMOND GANTER, *Alexandre Charles Grigny (1815-1867), architecte de l'église Notre-Dame de Genève,* dans: Genava 26/1978; *Les parvis de Notre-Dame,* Palais des Expositions, 26-28 sept. 1980, Genève 1980.
163 GEORG GERMANN (cf. note 151), pp. 107-108.
164 *Les Monuments d'Art et d'Histoire du canton de Neuchâtel,* 2, Les districts de Neuchâtel et de Boudry, par JEAN COURVOISIER, Bâle 1963, pp. 282-287. - *Les Monuments d'Art et d'Histoire du canton de Neuchâtel,* 3, Les districts du Val-de-Travers, du Val-de-Ruz, du Locle et de la Chaux-de-Fonds, par JEAN COURVOISIER, Bâle 1968, pp. 183-186.
165 HANS REINHARDT, *Die kirchliche Baukunst in der Schweiz* (= Schweizer Kunst. Zehn Monographien herausgegeben von der Kommission für die Ausstellung schweizerischer Kunst in Paris 1924, unter der Direktion von Paul Ganz, 3), Bâle 1947, pp. 145-150. - GEORG GERMANN (cf. note 151), pp. 133-135. - BRUNO CARL, *Klassizismus, 1770-1860,* Zurich 1963, pp. 11-14.
166 GEORG GERMANN (cf. note 151), p. 135. - ANDREAS HAUSER, *Ferdinand Stadler (1813-1870). Ein Beitrag zur Geschichte des Historismus in der Schweiz,* Zurich 1976, pp. 122-124, 289. - WALTER DRACK (Direktion der öffentlichen Bauten des Kantons Zürich) ed., *Siedlungs- und Baudenkmäler im Kanton Zürich. Ein kulturgeschichtlicher Wegweiser,* Stäfa, 1975, pp. 98-99.
167 GIAN-W. VONESCH, *Der Architekt Gustav Albert Wegmann (1812-1858). Ein Beitrag zur Zürcher Architekturgeschichte,* Ed. Juris, [Zurich] [1980], p. 222. - BENNO SCHUBIGER, *Felix Wilhelm Kubly, 1802-1872. Ein Schweizer Architekt zwischen Klassizismus und Historismus* (= St. Galler Kultur und Geschichte 13), Saint-Gall 1984, pp. 179-181, 184-185.
168 BEAT WYSS, *Louis Pfyffer von Wyher, Architekt, 1783-1845. Ein Beitrag zur Schweizer Baugeschichte des 19. Jahrhunderts* (= Beiträge zur Luzerner Stadtgeschichte), Luzern 1976, pp. 216-217.
169 HANS PETER REBSAMEN, *Englisches in der Zürcher Neumünsterkirche und weiteren Bauten Leonhard Zeugheers,* dans: Revue Suisse d'Art et d'Archéologie 29, 1972, pp. 82-105. Voir aussi, pour un projet préalable d'église transversale, GEORG GERMANN, *Aus der Vorgeschichte der Neumünsterkirche in Zürich,* dans: Nos monuments d'art et d'histoire 1962/2, pp. 51-55.
170 BENNO SCHUBIGER (cf. note 167), pp. 194-195, 223-224.
171 *Les Monuments d'Art et d'Histoire du canton de Neuchâtel,* 3, (cf. note 164) pp. 304-306.
172 ANDREAS HAUSER (cf. note 166), pp. 78-82.
173 BENNO SCHUBIGER (cf. note 167), pp. 59-61.
174 LOUIS HAUTECOEUR (cf. note 146), vol. 4, Paris 1952, p. 212-215.
175 ETIENNE CHATTON / HERMANN SCHÖPFER / JEAN-PIERRE ANDEREGG et al., *Les arts depuis 1800,* dans: Histoire du canton de Fribourg, vol. 2, Fribourg 1981, pp. 934 sq. Sur

Leimbacher, voir notamment *Die Kunstdenkmäler des Kantons Aargau,* 5, Der Bezirk Muri, par GEORG GERMANN, Bâle 1967, p. 472, n. 9.

176 LOUIS HAUTECOEUR (cf. note 146), vol. 6, Paris 1955, pp. 75–78; BENNO SCHUBIGER (cf. note 167), pp. 106–107; *Die Kunstdenkmäler des Kantons Schwytz,* Der Bezirk March, par ALBERT JÖRGER, Berne 1989, pp. 112–124.

177 LOUIS HAUTECOEUR (cf. note 146), vol. 6, Paris 1955, p. 212, donne comme exemple l'église de Gevrolles (Côte d'Or), de 1846.

178 GEORG GERMANN (cf. note 145), pp. 221–222.

179 *Ferney-Voltaire. Pages d'histoire,* Annecy 1984, pp. 67 sq.

180 MAURICE GENOUDET, *Commune de Morez: historique,* Morez 1983, pp. 102–103; sur Lapret, voir RENÉ TOURNIER, *Maisons et hôtels privés du XVIIIe siècle à Besançon* (Annales littéraires de l'université de Besançon, 111), Paris 1970, p. 67.

181 MARIUS HUDRY / JEAN-MARC FERLEY (cf. note 147).

182 PAUL BISSEGGER (cf. note 38).

183 Temple achevé par le Genevois Jean-Marc-Samuel Vaucher-Crémieux en 1824: *Ferney-Voltaire* (cf. note 179), p. 107.

184 GEORG GERMANN (cf. note 151), pp. 80–86; MARCEL GRANDJEAN (cf. note 1), pp. 179–192.

185 Analyse en 1991 des peintures et vestiges de moulures originales par l'Atelier Saint-Dismas, Lutry.

CRÉDIT PHOTOGRAPHIQUE

Fig. 1: Archives cantonales vaudoises (Photo: S. Delapraz).
Fig. 2: Archives de la paroisse catholique de Nyon (Photo: Claude Bornand, Lausanne).
Fig. 3–6: Archives de la paroisse catholique d'Yverdon (Photos: Claude Bornand, Lausanne).
Fig. 7–8: Collection Louis Vuille, Yverdon (Photos: Claude Bornand, Lausanne).
Fig. 9–13: Paroisse catholique d'Yverdon (Photos: Claude Bornand, Lausanne).
Fig. 14: Monuments d'art et d'histoire du canton de Vaud (Photo: Claude Bornand, Lausanne).
Fig. 15: Musée historique de Lausanne (Photo: Claude Bornand, Lausanne).
Fig. 16: Musée historique de Lausanne (Photo: André Schmid).
Fig. 17: Photo: Georg Germann, Berne.
Fig. 18. Die Kunstdenkmäler des Kantons Aargau (Photo: Georg Germann).

RÉSUMÉ

Après la difficile renaissance de la paroisse catholique d'Yverdon, les fortes personnalités de Constantin Queloz (curé-bâtisseur), de l'évêque et du Conseil de paroisse se sont parfois heurtées à l'occasion de cette construction. Henri Perregaux, l'un des architectes alors les plus en vue de Suisse romande et auteur de nombreux lieux de culte, tant catholiques que protestants, réalise ici une église néo-classique de type basilical, version quelque peu simplifiée de l'église catholique du Valentin à Lausanne (1832–1835), qu'il avait édifiée quelques années plus tôt. La conception de l'enveloppe architecturale est l'œuvre entièrement de Perregaux et il convient de souligner la rareté, en Suisse, à cette époque, de la typologie basilicale. Dans ce cas particulier, celle-ci fait peut-être référence à l'architecture contemporaine en Savoie. Le mobilier liturgique, la galerie et les vitrages donnent lieu à d'intéressantes discussions et subissent l'influence – non pas tellement des idées de l'architecte et du curé Queloz, car ce dernier n'est guère écouté –, mais du Conseil de Fabrique. Malgré cette disparité, Yverdon compte parmi les meilleures réalisations néo-classiques vaudoises, notamment grâce à l'effort financier exceptionnel fourni par le curé Queloz. Celui-ci a parcouru l'Europe entière pour récolter les fonds nécessaires et a obtenu également de nombreux dons en nature, en particulier sous forme de tableaux, dont une remarquable Vierge à l'Enfant de 1539 issue de la région d'Innsbruck. Par la suite, un orgue, provenant du couvent sécularisé

d'Hauterive (remplacé en 1928), ainsi qu'une paire de reliquaires sans doute de même origine, sont venus enrichir le patrimoine paroissial. Deux rénovations successives de l'église, en 1928 et surtout en 1964, ont considérablement altéré cette œuvre harmonieuse et équilibrée.

ZUSAMMENFASSUNG

Nach dem schwierigen Wiederaufbau einer katholischen Gemeinde in Yverdon sorgte die Konstruktion der neuen Kirche häufig für Streit zwischen den starken Persönlichkeiten von Constantin Queloz (Pfarrer und Bauherr), des Bischofs und des Pfarreirates. Henri Perregaux, damals einer der bekanntesten Schweizer Architekten der französischen Schweiz und Erbauer vieler katholischer und protestantischer Gotteshäuser, hat hier eine neoklassizistische Kirche vom Typ Basilika errichtet, eine etwas vereinfachte Version der einige Jahre früher realisierten katholischen Valentin-Kirche in Lausanne (1832–1835). Das Konzept der architektonischen Hülle stammt ausschliesslich von Perregaux. Bei der Wahl des Basilika-Typus, der zu dieser Zeit in der Schweiz sehr selten anzutreffen ist, mag es sich um ein Anknüpfen an die zeitgenössische Architektur in Savoyen handeln. Liturgisches Mobiliar, Galerie und Glasfenster gaben Anlass zu interessanten Diskussionen, wobei für ihre Ausführung weniger die Ideen des Architekten oder des Pfarrers Queloz, der kaum angehört wurde, massgebend waren, als jene der Baukommission. Trotz dieser Meinungsverschiedenheiten zählt die Kirche von Yverdon zu den besten neoklassizistischen Schöpfungen des Waadtlandes, vor allem dank den ausserordentlichen Bemühungen von Pfarrer Queloz um die notwendigen finanziellen Mittel. Er reiste durch ganz Europa, um Geld zu sammeln, und erhielt auch viele Naturalgaben, vor allem in Form von Gemälden, darunter eine bemerkenswerte Muttergottes mit Kind von 1539 aus der Gegend von Innsbruck. Später kamen noch eine Orgel aus dem säkularisierten Kloster von Hauterive (ersetzt 1928) und ein Reliquienbehälterpaar wohl der selben Herkunft hinzu. Zwei Renovationen der Kirche, die eine 1928 und vor allem jene von 1964, haben deren harmonischen und ausgeglichenen Gesamteindruck stark verändert.

RIASSUNTO

Dopo la difficile rinascita della parrocchia cattolica di Yverdon, la costruzione della nuova chiesa è stata spesso causa di dissapori fra le forti personalità di Constantin Queloz, parrocco e principale committente della costruzione, del vescovo e del consiglio parrocchiale. Henri Perregaux, all'epoca uno dei più famosi architetti della Svizzera Romanda e ideatore di numerose chiese cattoliche e protestanti, costruì una chiesa neoclassicista di tipo basilicale, quale versione più semplice della chiesa di San Valentino a Losanna (1832–1835), edificata alcuni anni addietro. Il progetto dell'involucro architettonico è esclusivamente di Perregaux. La scelta di una tipologia a basilica, alquanto insolita nella Svizzera di quei tempi, può fare pensare a un ricollegamento con l'architettura savoiarda dell'epoca. L'arredamento liturgico, la galleria e le vetrate provocarono discussioni interessanti, e per la loro esecuzione fu determinante non tanto il parere dell'architetto o del parroco Queloz, che quasi non venne nemmeno ascoltato, ma

quello della commissione responsabile della costruzione. Nonostante la presenza di opinioni divergenti, la chiesa di Yverdon viene considerata una delle più riuscite creazioni neoclassiciste della regione vaudese, grazie soprattutto all'impegno straordinario del parroco Queloz nel reperire i fondi necessari alla costruzione. Queloz attraversò tutta l'Europa per raccogliere fondi e ricevette numerosi doni, in modo particolare dipinti, fra i quali un notevole ritratto della Vergine con il Bambino, risalente al 1539 e proveniente dalla zona di Innsbruck. Più tardi vi si aggiunsero un'organo dell'abbazia secolarizzata di Hauterive, sostituito nel 1928, e una coppia di reliquari, probabilmente di simile origine. Due restauri, il primo nel 1928 ma in particolare modo il secondo del 1964, hanno notevolmente trasformato l'armoniosa ed equilibrata immagine complessiva della chiesa.

SUMMARY

After the difficult rebirth of the Catholic parish of Yverdon, the strong personalities of Constantin Queloz (curé-builder), the bishop and the parish council sometimes clashed during the period of construction. Henri Perregaux, one of the most renown architects then in the Suisse Romande and builder of various Catholic and Protestant churches, constructed a neo-classical, basilican type church here, which was a simplified version of the Catholic church of Valentin (1832–1835) which he had erected several years earlier in Lausanne. The conception of the architectural shell is entirely Perregaux's work and it is important to underscore the rarity, in Switzerland at that time, of the basilican type, which in this case is probably in reference to contemporary ecclesiastical prototypes in Savoy. The liturgical furnishings, the gallery, and the stained glass windows produced interesting debates and subsisted the influence finally of the building committee rather than the one of our finest realisations of neo-classical church architecture, notably because of the exceptional financial efforts provided by Queloz. He traveled widely in Europe collecting funds and gifts for the church, especially in the form of paintings, including a remarkable Virgin and Child of 1539 from the region of Innsbruck, and later an organ from the secularized convent in Hauterive (replaced in 1928), as well as a pair of reliquaries probably from the same origin. Two successive renovations in 1928 and particularly in 1964 have considerably altered the balance and harmony of the church.